
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00992619 7

To Sam
from Leonard
Christmas, 1945

RUSSIE

ALLEMAGNE ET FRANCE.

RUSSIE

ALLEMAGNE ET FRANCE

Révélations sur la politique russe

D'APRÈS LES NOTES D'UN VIEUX DIPLOMATE

PAR

Marc Fournier.

PARIS.

COQUILLION, RUE RICHELIEU.

1844

RUSSIE
ALLEMAGNE ET FRANCE

Révélations sur la politique russe

D'APRÈS LES NOTES D'UN VIEUX DIPLOMATE

PAR

Marc Fournier.

PARIS.

COQUILLION, RUE RICHELIEU.

1844

RUSSIE.

I

S'intéresse-t-on à la Russie? — La Russie vis-à-vis de l'Europe. — La Russie et l'Angleterre. — Véritable sens de la chute de Vorsovie. — La destruction de la Pologne est elle un fait accompli ? — La Pologne et l'avenir.

Encore la Russie ! C'est qu'en effet cette puissance est devenue dans ces derniers temps l'objet de beaucoup d'écrits , le point de mire de beaucoup d'attaques, le thème de beaucoup de dithyrambes , en un mot , la source des préoccupations générales. Pourquoi cela ? Le lecteur qui prendra la peine de parcourir ces

lignes fera bien, dès le début, de se débarrasser d'une erreur.

On ne s'intéresse pas à la Russie. Elle n'inspire de sympathies nulle part ; mais sur tous les points de l'Europe elle soulève des craintes. Justes ou chimériques, ces craintes existent ; constatons-les d'abord, nous y reviendrons peut-être. Ce n'est donc pas précisément parce qu'on admire la Russie qu'on s'en occupe, c'est parce qu'elle inquiète, voilà tout. Singulière renommée ! On a les yeux sur elle, comme sur une marée de barbarie qui monte et vient battre sourdement en brèche les boulevards avancés de la civilisation. Cette marée a déjà submergé la Pologne. Où s'arrêtera-t-elle ? Telle est la question qui résume, à elle seule, l'inquiétude des plus froids esprits, la haine des plus exaltés ; qui explique tous les mensonges passionnés ou payés dont on inonde l'Europe, et dont la gravité justifiera peut-être l'audace qui nous pousse à mettre au jour,

sur d'aussi grandes choses, un aussi petit écrit.

On commence à croire que l'Europe centrale, c'est-à-dire le foyer naturel de toutes les lumières, a deux colosses à redouter : Saint-Pétersbourg et Saint-James. A celui-là, dit-on, l'empire de la terre, si l'on n'y prend garde ; à celui-ci, la domination des mers. La Russie, ajoute-t-on, c'est la haine incarnée du progrès ; l'Angleterre, c'est l'amour effréné de l'or ; l'une éteint, l'autre abat. Or, destruction et ténèbres, qu'est-ce autre chose que le chaos ?

Il ne faut rien exagérer ; mais tout en réduisant à leur juste mesure ces menaçantes hypothèses, nous dirons qu'il ne suffit pas tout à fait d'écrire de beaux discours et de beaux livres sur le péril, sans s'aviser autrement d'y porter remède. Il y a déjà fort longtemps qu'on signale le czar et l'Angleterre aux méfiances du monde, et jusqu'à présent on n'a rien dit ni rien fait d'utile contre un système d'alliance qui rive la France à l'Angleterre,

l'Allemagne à la Russie. On se plaint et l'on attend, on accuse et on laisse faire. Tout cela n'est pas très-logique. Il vaudrait peut-être mieux avoir un homme d'État de plus, et quelques douzaines d'orateurs de moins. Ce ne sont pas les avocats qui gagnent habituellement les grandes causes nationales.

On dit aussi des choses fort spirituelles sur la Pologne. C'est l'Irlande de la Russie, assure-t-on, comme l'Irlande est la Pologne de l'Angleterre En attendant, on laisse bel et bien l'Irlande perdre son procès au banc de la reine, et quant à la Pologne, on se renferme stoïquement dans la philosophie moderne des faits accomplis. La chute de Varsovie fut pourtant une calamité européenne. Non-seulement les intérêts moraux des sociétés se trouvèrent froissés par cette chute, mais encore le droit politique, ce gardien des nations, en reçut une périlleuse atteinte. Les traités furent violés; et à une

époque de droit écrit, c'est un malheur irréparable que le mépris impuni des traités. Qu'est-ce que le fait sans le droit, sinon la barbarie? Voilà ce qu'il faut répéter chaque jour, partout, car il n'y a jamais de prescription pour un attentat social. Ce n'est pas l'ordre qui règne à Varsovie, c'est la subversion (A). Vous appelez fait accompli une réaction funeste, une protestation violente contre le congrès de Vienne dont la chute de la Pologne n'a été réellement que la première ébauche. Vous appelez fait accompli le premier acte d'une tragédie dont le dénoûment sera votre ruine. M. de Metternich, on l'assure du moins, n'est pas à beaucoup près aussi philosophe que vous. Il commence à croire, lui, qu'une faute, une faute immense pourrait bien avoir été commise. Et avec lui, l'Allemagne tout entière entrevoit l'heure où cette question polonaise sera forcément remise sur le tapis des congrès. Oui, l'Europe centrale a fini par comprendre

le besoin d'une reconstruction solide de cette nationalité détruite. Cette pensée s'infiltre partout, même dans les cabinets où la révolution de Pologne n'inspira d'abord que méfiance ou aversion. A Berlin, à Vienne, on recule peut-être encore devant des égards de tradition ou des raisons de famille ; mais l'esprit public se prononce , le parti russe perd chaque jour là-bas de son ancienne influence, et la civilisation s'inquiète, depuis que la Pologne est tombée, de se voir ainsi face à face avec l'absolutisme. Le jour ne peut tarder, disent les Allemands, où l'existence de la nationalité germanique se liera forcément à la restauration polonaise, et ce jour-là il faudra négocier, car le lendemain il faudrait combattre. Voilà ce qu'on dit au delà du Rhin, tandis qu'en deçà nous dormons paisibles sur le fait accompli.

II

Machiavel et la Russie. — Déclaration de l'auteur touchant le cabinet de M. de Metternich et le palais de Sans-Souci.

Nous ne sommes pas le moins du monde partisan des idées chevaleresques en matière politique. Combattre galamment, à armes courtoises, un ennemi comme la Russie, qui remplit nos villes de ses espions, nos congrès de ses manœuvres, nos fastes de violations honteuses, qui déchire le sol civilisé de la

Pologne pour y semer sa tyrannie, qui répond par des boulets à la lettre jurée des traités, qui ne dissimule ni sa haine pour la liberté des peuples, ni son mépris superbe pour le régime des lois, ce serait, à notre avis, un excès de grandeur d'âme tout à fait hors de propos. Le plus court et le meilleur, c'est de frapper de toutes mains et de toutes armes. Il n'y a qu'un livre à consulter sur la guerre à faire aux tyrans : c'est Machiavel, et Machiavel vous dirait :

« Éclairez-vous sur les maladies internes de la Russie, pour les mieux aggraver.

« Apprenez quels sont ses embarras, pour les grandir ; ses misères, pour les redoubler ; ses faiblesses, pour les éterniser.

« A l'extérieur, devinez les méfiances, écoutez naître les plaintes, soyez partout en même temps, pour tout entretenir et tout fertiliser.

« Isolez la Russie, prenez-lui ses alliances, suscitez-lui des ennemis. »

Voilà ce qu'enseignerait Machiavel, et dans certaines circonstances, la politique de nos pères n'est pas précisément à dédaigner. La Russie nourrit dans son sein des principes morbides qui font sa faiblesse et qui feraient notre force si nous les voulions étudier et peut-être bien un peu perpétuer. Mais ce n'est pas le tout de répéter que le colosse a des pieds d'argile, il faut savoir que cette argile peut se transformer en granit, si la décomposition de la base ne gagne bien vite le cœur. L'étude pathologique de la Russie est donc une étude profitable et qui doit servir dans l'occasion. Nous en voulons tracer les rudiments. On verra, par ce simple aperçu, que la puissance moscovite a non-seulement des germes de mort dans les entrailles, mais encore que des causes d'affaiblissement et de ruine l'assiégent du dehors, et lui préparent des tourmentes. Aussi y a-t-il deux catégories bien distinctes dans les notes que nous allons

soumettre à la sagacité du lecteur : celle qui concerne la situation intérieure de la Russie, et celle qui comprend ses alliances à l'extérieur. Nous parlerons d'abord des organes internes de l'empire.

Mais il nous vient un scrupule : nous serions désolé qu'on attribuât cet opuscule à aucune des opinions politiques actuellement courantes. Nous n'avons de sympathie déclarée ni pour ce qui est, ni pour ce qui n'est plus. C'est au nom de ce qui doit venir, selon les décrets impérissables de la civilisation des peuples, que nous sommes un peu sorti de nos habitudes littéraires pour ainsi prendre à partie ce grand colosse russe qui fait trop d'ombre à l'horizon. Ainsi donc, nous qui ne sommes à la mode ni d'hier ni d'aujourd'hui, mais bravement à celle de demain, nous prions le lecteur, contrairement à beaucoup d'autres faiseurs d'opuscules, de ne voir aucune teinte semi-officielle dans les expressions

de celui-ci. Ces notes ont été écrites en courant (B), un peu partout, excepté toutefois dans le cabinet de M. de Metternich ou dans certain petit pavillon du palais de Sans-Souci. Que recueillerait-on d'ailleurs en si hauts lieux ? Ils pensent encore trop bas, ici et là, pour qu'on puisse rien saisir de leurs discrètes paroles. C'est tout au plus, lorsqu'il leur arrive de penser, s'ils désirent qu'on s'en aperçoive.



III

D'un préjugé vulgaire sur la puissance du czar. — Notice nécrologique sur deux empereurs de Russie qui ont partagé ce préjugé

Une des erreurs qui circulent en Europe touchant le régime intérieur de la Russie, c'est d'imaginer que l'empereur est un monarque absolu, un autocrate dont le simple jeu des prunelles remue l'empire du couchant à l'aurore.

On se trompe. Il y a deux tyrannies bien

debout, bien vivantes sur le sol moscovite, celle du czar, celle des nobles. Le czar décime ses nobles, quand il peut; mais lorsqu'il a le dessous, on le tue. L'empereur actuel n'évite le sort de ses prédécesseurs qu'en donnant au sénat et aux nobles une part fort large dans le gouvernement. D'ailleurs, il lui manque ce qui fait les dominateurs. Il n'a ni la seconde vue de Louis XI, ni l'audace de Richelieu, ni la majesté de Louis XIV, ni le génie de Napoléon. Et ses nobles le savent.

Il ne faut que jeter les yeux sur les dernières pages de l'histoire de Russie, pour se faire une idée du désordre chronique où se débat, dans cet empire, le droit mal reconnu, mal défini, mal assis de la monarchie. La Russie présente, même à cette heure, le spectacle qu'offrait la France au xve siècle, avec la renaissance de moins, et l'esclavage de plus. C'est une féodalité. Ce qui affaiblit le pouvoir, ce qui le déchire, ce qui interdit à l'empereur

toute velléité de progrès, toute tentative de bien, c'est l'ombrageuse puissance de cette fraction, toute restreinte qu'elle est, de la noblesse russe, qui forme ce qu'on appelle le vieux parti moscovite, et dont nous signalerons plus d'une fois la dissolvante influence.

La mort d'Alexandre est un problème à résoudre, ou peut-être bien, un problème tout résolu : il voulut être empereur.

Paul Ier mourut comme Tibère à Caprée ; il y avait des sénateurs et des généraux aux deux bouts de l'écharpe qui l'étrangla.

La fin de Pierre III fut marquée d'un raffinement barbare. Les détails en sont moins connus que ceux de la mort de Paul Ier. Le czar fut massacré par les favoris de sa femme, et tomba victime de ces hommes qui devenaient conspirateurs en passant une nuit dans les bras de Catherine. Ce drame n'eut rien à envier à ceux qui ensanglantèrent la maison

des Atrides. Voici comment la tradition le rapporte.

Pierre était en prison, traqué par la Clytemnestre du Nord. Les Égisthes s'appelaient Alexis Orlof et Teploff; ils furent expédiés vers le czar, et l'entretinrent de l'espoir de sa prochaine délivrance. Selon la coutume, on arrosa l'entretien de liqueurs et d'eau-de-vie, et tandis que Teploff cherchait à distraire l'empereur par ses saillies, Orlof versa le breuvage qu'un médecin de la cour, autre amant de Catherine, avait soigneusement composé. Le czar but sans méfiance; mais aux premières atteintes du poison, il devina tout, il refusa le second verre que lui présentait Orlof, et lui reprocha son crime. Alors ce fut une lutte horrible : les assassins se jetèrent sur l'empereur qui voulut se réfugier dans les bras d'un valet de chambre français dont la fidélité lui était connue; mais ils traînèrent le domestique hors de la prison. Pierre, voyant

son heure suprême arrivée, se jeta aux genoux de ses bourreaux et s'écria :

« Vous n'êtes donc point contents de m'avoir ravi la couronne de Suède, et de m'enlever celle de Russie ? ce n'est point assez non plus de m'avoir empoisonné, il vous tarde de voir mon agonie ; vous craignez que je ne puisse pas mourir. »

En ce moment, le jeune prince Baratinski, de garde devant la prison, survint au bruit qui se faisait dans le cachot ; mais déjà Orlof avait renversé le czar et lui pressait la poitrine avec ses genoux, et, tandis que d'une main il lui serrait la gorge, de l'autre il lui écrasait le crâne contre la terre. Voyant cela, Baratinski se mit de la partie, et aidé de Teploff, il passa une serviette avec un nœud coulant autour du cou de l'empereur. Pierre, dans les convulsions de la mort, cherchait encore à se défendre, il égratigna le visage de Baratinski, mais, à eux trois, ils eurent bientôt raison de

la victime et ils achevèrent de l'étrangler.

Peut-être est-il à propos de dire, en passant, que le prince Potemkin a toujours repoussé avec indignation le bruit répandu alors, qu'il se trouvait au nombre des assassins.

Catherine II fit exposer le corps de Pierre III à l'église Alexandre Newsky et publia que son époux était mort d'une *colique violente.* Cela nous rappelle que Constantin, frère de l'empereur actuel, est également mort d'une attaque de choléra.

Pendant trois jours, le corps du czar assassiné demeura sur le catafalque. On l'avait revêtu d'une uniforme prussien ; dérision sanglante ! Tout le monde put approcher pour déposer, selon l'usage, un baiser sur la bouche du mort. Ceux qui avaient ce courage s'en retournaient les lèvres enflées. Le sang de la victime, extravasé sous l'épiderme, et brûlé par le poison, suintait à travers les pores, et pénétrait même les gants qu'on lui avait mis

aux mains. C'était hideux jusqu'aux délire.

Il est curieux de parcourir une lettre que Frédéric II écrivait, sur cette catastrophe, au comte Finkenstein, l'un de ses favoris. On sait d'ailleurs que le roi de Prusse avait, à plusieurs reprises, fait prévenir Pierre III des complots qui se tramaient contre sa vie.

« L'empereur de Russie, écrit-il, a été détrôné par Catherine ; on s'y attendait. Cette princesse a beaucoup d'esprit, et les mêmes inclinations que la défunte (l'impératrice Élisabeth) ; elle n'a aucune religion, mais elle *contrefait la dévote.* C'est, en tout, le deuxième volume de Zénon, empereur grec, de son épouse Adrianne, et de Catherine de Médicis. Le pauvre empereur a voulu imiter Pierre Ier, mais il n'en avait pas le génie. »

L'assassinat de Pierre, nous l'avons dit, est moins connu dans ses détails que celui de Paul Ier, étranglé avec sa propre écharpe, dans son propre palais, par ses propres fami-

liers. Quant à la mort d'Alexandre, dont le corps fut publiquement exposé comme celui de Pierre, on n'a pas encore soulevé le voile dont plusieurs écrivains veulent que ce trépas fût couvert. Disons cependant que deux personnes qui, dans ce temps, habitaient la Russie, l'une avec une mission diplomatique, l'autre avec une haute position militaire, MM. de Th... et de Sch... (1), nous ont positivement affirmé qu'aucun indice, aucune preuve, ne pouvaient être fournis à l'appui des mystères dont on entourait la fin d'Alexandre.

Mais l'absence de toute preuve de crime ne prouve point l'absence du crime, surtout en Russie, et dans des faits de cette nature. M. Dupré de Saint-Maur, qui a écrit *l'Ermite en Russie*, est dupe lui-même de ce silence qui s'assied toujours sur le tombeau des czars. Il tente, chose singulière, de justifier Cathe-

(1) On voudra bien apprécier notre discrétion.

rine II du meurtre de Pierre III, en disant : « Quant à moi, je puis certifier que, sur les lieux, je n'ai trouvé l'accusation dans aucune bouche ni dans aucun souvenir. M. de Ségur, ajoute-t-il, vient de déclarer lui-même dans ses Mémoires que Frédéric lui répondit, à propos de quelques regrets exprimés par cet ambassadeur sur l'inauguration tragique du règne de Catherine : *Ah! sur ce point, quoique sur d'autres nous soyons brouillés, je sais lui rendre justice. On est à ce sujet dans l'erreur. On ne peut imputer à l'impératrice ni* L'HONNEUR *ni* LE CRIME *de cette révolution ; elle était jeune, isolée, chagrine, à la veille d'être répudiée. Les Orlof ont tout fait ; la princesse Daschkof a été la mouche vaniteuse du coche. Rulhières s'est trompé.* »

Voilà ce qu'allègue M. Dupré de Saint-Maur. Mais cette conversation de Frédéric II avec un ambassadeur, qu'infirment virtuellement les lettres de ce roi insérées dans sa correspon-

dance, ne prouve absolument qu'une chose, à savoir, que le sang qui coule des trônes est promptement effacé, et que dans certaines cours il n'y a pas plus d'yeux pour voir la main qui le répand, que d'oreilles pour entendre les cris de la victime, et de bouche pour accuser l'assassin. Que conclure alors touchant la mort d'Alexandre ?

Le meilleur parti à suivre, c'est d'imiter le silence de sa fidèle noblesse.

Mais, toutefois, consacrerons-nous aux derniers jours de cet empereur quelques lignes qui pourront servir à l'histoire des luttes toujours pendantes entre le trône et la féodalité moscovites.

IV

Histoire instructive de l'agonie d'Alexandre. — [illegible] Taganrog. — D'une fleur que le destin faucha sur son tombeau.

Dans les derniers temps de sa vie, l'empereur Alexandre était devenu triste, mélancolique, hypocondre. On le disait dégoûté de la vie et des grandeurs. C'est un fait digne de remarque. La perte de deux de ses amis intimes, le comte de Schouwaloff et le général Ouvaroff, tourna ses idées vers le mysticisme

de Mme de Krüdner. Singulier spectacle que celui de cet homme, rassasié de toutes les pompes matérielles et du mondain absolutisme dont il portait le sceptre, qui n'aspire plus qu'aux chaînes d'un spiritualisme mesquin et borné, bizarre esclavage qui avait pour sa pensée comme une saveur nouvelle. Que se passe-t-il dans cette tête impériale, durant les derniers jours, elle qui portait la double couronne politique et religieuse du plus grand royaume de la terre? Eut-il peur de sa puissance, ce czar qui avait cru égorger la révolution française? ou prit-il en dédain ses légions tartares dont les coursiers étaient venus boire aux flots de la Seine, et avaient dévoré, sous Paris, les premières pousses des tilleuls?

Quoi qu'il en soit, Alexandre, en montant sur le trône, sentit son pied glisser dans le sang de son père, et son esprit demeura dès lors frappé de visions funèbres qui ne firent

que s'assombrir avec l'âge. Le souvenir de cette horrible nuit ne le quitta jamais. Investi du pouvoir par les assassins mêmes de Paul Ier, il fut obligé d'accepter, comme un odieux héritage, toutes les conséquences du crime. Créature des nobles qui avaient tué son père, c'est en vain qu'il rêva de s'affranchir de leur patronage sanglant. Pour premier supplice, il dut absoudre les meurtriers. Il le fallait. Au premier signe d'horreur qu'Alexandre eût donné, Zoubof, Pahlen, Bennigsen (1), eussent recommencé la fête. C'est tout au plus s'ils se soumirent sans murmurer au court exil qu'on leur infligea pour la forme.

La noblesse triomphait. Elle dut être contente de son empereur. Elle vit en lui un instrument facile, une marionnette couronnée dont elle tenait les fils, et s'inquiéta peu du

(1) Nous avons vu, dans les derniers temps de sa vie, ce vieillard aveugle, habitant une terre dans les environs du Hanovre.

sentiment de déchéance qui empoisonnait les jours d'Alexandre.

Cependant, après la guerre de 1814 et de 1815, et dans tout le prestige de la victoire, il eut comme une révélation soudaine de sa mission. Il essaya de regarder en face et d'un œil de maître ces insolents feudataires. Il ramenait de France des idées nouvelles, il voulait adoucir les mœurs de la raboteuse Russie, faire entrer le xixe siècle au sein de ce moyen âge, centraliser le pouvoir, affranchir graduellement les serfs. La lutte fut aussitôt engagée. L'opposition des boyards et du vieux parti moscovite prit toutes les formes, usa de tous les ressorts, osa toutes les audaces. Tantôt ouverte et fièrement militante, tantôt sourde et conjurée, elle fomenta des troubles, dressa des embûches, trama des conspirations dont les secousses arrivèrent en 1823 jusqu'à l'empereur lui-même. Alors il fallut rompre devant cette menace arrogante.

qui allait devenir de la violence. Le naturel faible et irrésolu du monarque, son esprit énervé par l'exaltation mystique, lui peignirent de sombres et hideuses couleurs l'issue de cette lutte acharnée ; il trébucha sur la voie qu'il s'était ouverte, et ne se sentit pas le courage d'y faire un pas de plus ; ses illusions le quittèrent. Triste, abattu, désenchanté, son caractère prit une teinte d'aigreur et d'ironie. Une mélancolie profonde, activée par l'épuisement des plaisirs, un dégoût presque justifié du genre humain, une lassitude d'existence, une surdité croissante et sans remède, tout devint pour Alexandre un nouveau sujet d'accablement et d'ennui. Ce ne fut plus l'empereur courtois et galant de 1815, l'aimable causeur des salons de Mme Récamier, le chevalier presque Français de la plus gracieuse des Françaises. Son âme, retirée dans les sombres détours d'une imagination malade, allia bientôt, par un amalgame bizarre, le doute désespéré de

toute chose à des idées superstitieuses et fatales. L'inondation de Saint-Pétersbourg, en 1824, le frappa de pressentiments funestes. Il ne cessa plus de se croire entouré d'ingrats, d'ennemis et d'assassins. Son intelligence s'altéra visiblement, la décomposition morale de cette nature blessée fit des progrès rapides, et en moins d'un an le czar était aux portes du tombeau. Ce fut au mois de décembre 1825, au milieu des jardins embaumés de Taganrog, sous le ciel attiédi de la Russie méridionale, qu'Alexandre rendit le dernier soupir. Il mourait d'une maladie de l'âme qui avait fini par envelopper le corps dans ses ravages ; du moins faut-il expliquer ainsi cette fin précipitée qui n'eut pas de causes physiques très-clairement déduites. On peut dire de la vie de ce prince, qu'il en avait employé la moitié à beaucoup aimer, et usé le reste à beaucoup désaimer.

Presque au même instant, et comme frappée

du même coup, tombait la seule fleur qui fût demeurée debout sur toutes les ruines amoncelées autour d'Alexandre. Élisabeth mourut dès qu'elle eut enseveli son impérial époux, dernière et sainte mission que devait accomplir sur terre cette créature sublime et dévouée. Son existence, à elle, n'avait été qu'un long renoncement à toutes les joies du monde. Dédaignée par le czar qu'elle aimait, dominée par l'orgueil intraitable et ambitieux de l'impératrice mère, elle but la coupe entière de déboires, sans murmurer une plainte, sans accuser ni maudire. Seule et abandonnée dans cette solitude immense des grandeurs du trône, elle ne porta d'autre diadème que la couronne du martyre. C'était un de ces cœurs de femme infinis dans leur miséricorde, inépuisables dans leur amour. Elle savait comment l'on console, elle qui ne pouvait être consolée. Ce fut l'ange gardien de la Russie.

Élisabeth, sans être belle, possédait ce

charme mystérieux des belles âmes qui attire doucement et finit par éblouir. Elle avait une grâce sereine et chaste, un sourire auquel convenaient les larmes comme la rosée du ciel sied à la rose blanche des tombeaux. C'était le génie de la douleur, mais de la douleur chrétienne, toujours souriante et résignée.

Lorsque, vers la fin de son règne Alexandre, accablé de déceptions et réveillé d'un long rêve d'enchantements et de plaisirs, revint à cette femme, organisation divine que le mal n'avait jamais effleurée, ce fut une joie dans tout l'empire. On salua cette réconciliation comme un heureux présage. Mais il était trop tard. Alexandre n'avait plus dans le cœur que des cendres refroidies que le vent de la mort ne devait pas tarder à disperser. La lampe s'éteignit après ce dernier éclair.

V

Manifeste du 23 août 1823. — Portraits des deux grands-ducs. — La princesse Hélène et la princesse de Lowicz. — Nicolas Ier. — Une page de l'almanach de Gotha. — Sédition de 1825. — Les conjurés. — La nuit sanglante. — Maladresses du czar et du bourreau.— Mot d'un pendu. — Le prince Trubetzkoi. — Situation des partis après la victoire. — Moscou.

Nous n'avons mis en regard, avec quelques détails, la fin de Pierre III et le déclin d'Alexandre que pour jeter une lumière plus vive sur cette vérité, thème éternel de quiconque prétend tracer une fidèle image des mystères de la politique intérieure, sur les bords de la Néwa :

« Le czar ne peut résister à la noblesse qu'à la condition de vaincre dès le premier coup, et cela sous peine d'être vaincu lui-même et de finir tragiquement comme Pierre, ou lentement comme Alexandre. »

Nous allons voir, par les événements qui suivirent la mort de l'empereur, que cette vérité est beaucoup plus qu'une proposition politique ; c'est un axiome.

Alexandre, redoutant le caractère violent et déréglé de Constantin son frère, et voulant continuer, même par delà le tombeau, sa vieille lutte contre le parti moscovite, repoussa ce parti des affaires en changeant l'ordre de succession au trône. Constantin était l'aîné. Il lui fit souscrire une résignation du sceptre en faveur du grand-duc Nicolas, en vertu de laquelle Constantin put épouser morganatiquement la princesse Lowicz, jeune et jolie femme de beaucoup d'esprit, d'infiniment de souplesse, qui parvint à dompter ce Mos-

covite farouche, lion sans frein, soldat de fer qu'on appelait Constantin. Quelques mots sur ce prince et sur le grand-duc Michel, avant de parler de Nicolas.

Colère, sanguin, vindicatif et généreux à la fois, punissant et pardonnant par boutades, soudain, saccadé, fantasque, humain jusqu'à la faiblesse, irritable jusqu'à la frénésie, avide de sensations violentes, fort comme Hercule, voluptueux avec délire, brutal jusque dans ses tendresses, tel était le grand-duc. Avant son mariage, il brisait des glaces, battait ses courtisans et se vautrait dans les plus sauvages ivresses. La fureur était son élément : il éprouvait des agacements, non de nerfs, mais de muscles qui le poussaient à détruire. Il était beau de corps, athlétique de formes, mais laid de figure. C'était un ensemble incorrect, un amalgame illogique, une fusion bouillonnante de vices et de qualités contraires. Empereur, une crispation eût suffi pour qu'il

broyât le trône des czars sous son poignet de fer.

Michel, qui vit encore, était frère cadet de Constantin, et n'en fut jamais que le diminutif. Il n'avait ni l'énergie du mal, ni l'excès du bien qui distinguait le czarowitz ; moins instruit que celui-ci qui possédait plusieurs langues et des connaissances solides ; moins violent que lui, mais plus hargneux, il demeura tout aussi loin de l'excentricité de Constantin, que de la tenue calme et toujours étudiée de Nicolas ; c'était une médiocrité par les vices, une nullité par les vertus. Aussi voit-on Constantin s'assouplir sous la main blanche et délicate d'une femme, tandis que Michel, époux de la belle princesse Hélène de Wurtemberg, la fille du prince Paul, oblige bientôt sa femme à voyager à l'étranger, et à se soustraire à des scènes d'intérieur qui mettent, si elles sont vraies, tous les torts du côté du grand-duc. Les personnes qui ont vécu dans l'inti-

mité de la cour de Russie racontent à ce sujet des anecdotes nombreuses et piquantes que le ton de cet opuscule ne nous permet pas de répéter. Au surplus, le grand-duc Michel n'a aucun talent administratif ou militaire. Il n'a commandé ni dans la guerre de Turquie, ni dans celle de Pologne, et en fait de gouvernement, il ne s'occupe guère que de futilités sans portée, de la coupe des uniformes, d'une couleur de revers, du poids d'une aiguillette ou des préparatifs d'une parade. Il est vrai que l'empereur actuel est également assez friand de ces sortes de menus plaisirs : lui aussi se préoccupe plus volontiers de la forme d'une guêtre que du côté sérieux des questions militaires. Mais procédons par ordre, et avant de peindre l'homme, présentons le czar à nos lecteurs, et voyons-le prendre possession du sceptre au milieu de la sanglante émeute de 1825.

L'empereur Nicolas Ier (Pawlowitsch, fils

de l'empereur Paul Ier) est né le 6 juillet (25 juin, vieux style) 1796, et compte conséquemment près de quarante-huit ans aujourd'hui.

Monté sur le trône en 1825, en vertu du manifeste en date du 25 août 1823, il fut couronné le 3 septembre 1826 à Moscou, et seulement le 24 mai 1829 à Varsovie. Il s'est marié le 13 juillet 1817 à la princesse Frédérique-Louise-Charlotte, fille aînée de feu le roi Frédéric-Guillaume III, et sœur du roi actuel. Elle porte, comme impératrice, le nom d'Alexandra-Féodorowna, et, comme impératrice également, elle embrassa la religion grecque en montant sur le trône.

De ce mariage sont issus sept enfants. L'un d'eux, le grand-duc héritier (cesarowitz), Alexandre-Nicolaewitsch, aura 27 ans le 29 août prochain ; il est, depuis 1841, marié à la princesse Marie, fille de Louis II, grand-duc régnant de Hesse-Darmstadt : une grande-

duchesse, baptisée du nom d'Alexandra, est née de ce mariage, le 30 août 1841.

La fille aînée de l'empereur Nicolas, la grande-duchesse Marie, a épousé, le 14 juillet 1829, le duc Maximilien de Leuchtenberg, prince d'Eichstadt.

La seconde fille du czar porte le nom d'Olga-Nicolaewna, et la troisième celui d'Alexandra-Nicolaewna; celle-ci vient d'épouser au mois de janvier dernier le prince Frédéric de Hesse.

Des trois plus jeunes fils de l'empereur, le grand-duc Constantin compte dix-sept ans passés, Nicolas treize ans, et le dernier, le grand-duc Michel, douze ans.

Une sœur de l'empereur est mariée au grand-duc régnant de Saxe-Weimar; une autre, au roi Guillaume II des Pays-Bas. Le grand-duc Michel, dont il a été fait mention plus haut, est le seul frère vivant de l'empereur. On sait que Constantin mourut presque spontanément

au temps du choléra. Les princes meurent comme cela en Russie, presque toujours spontanément.

Mais arrivons aux événements qui marquèrent l'arrivée de Nicolas au trône de toutes les Russies.

C'était un singulier spectacle que le mélange d'éléments contraires dont se forma la sédition qui inaugura le règne de Nicolas. On eût dit que toute la féodalité russe avait là-dedans des représentants en armes, et que chaque conjuré portait les couleurs de la région d'idées qu'il avait mission de défendre. Ici le vieux parti moscovite, avec ses préjugés, ses obstinations, ses haines impérissables ; là, le jeune libéralisme, arrivant des bords, un instant entrevus, de la Seine ; plus loin, des modérateurs, des esprits froids et prudents qui voulaient transiger, mais que retenaient dans la voie fatale les exaltés du parti, de jeunes et bouillants fanatismes, des enthou-

siasmes sincères, les martyrs promis à la défaite !

Les uns voulaient pour empereur le grand-duc Constantin, comptant sur cet Alcide de bronze pour étayer les vieilles idées moscovites; d'autres nourrissaient des projets diamétralement contraires. Ils penchaient, eux, vers une fédération ayant pour base une aristocratie souveraine, à la façon de Gênes et de Venise, mais pour couronnement les idées plus modernes du libéralisme français. D'autres ne voulaient rien moins qu'exterminer toute la maison de Romanoff, regardant la famille régnante de Russie comme moins noble que tant d'autres familles anciennes de la Moscovie. Car, il ne faut pas s'y tromper, une grande partie de cette vieille et puissante noblesse ne reconnaît point les droits au trône de la maison régnante, venue, comme on sait, d'Allemagne et issue des Holstein-Gottorp. Ils citent, à côté d'elle, plusieurs noms

autochthones, plus dignes, suivant eux, de succéder à la vieille race des Rurick et des Romanzow.

Le colonel Mouravief, autre conspirateur, penchait pour l'établissement d'une république *slavonne,* mais les soldats de son régiment ne le comprenaient point ; ils voulaient bien une république, mais *non sans empereur.* Il leur fallait à toute force un empereur. Leur intelligence n'allait pas au delà.

Enfin, une grande partie des conjurés voulaient l'ancienne constitution russe, abolie par Pierre Ier, à condition toutefois de l'adapter aux besoins nouveaux de l'empire. Il est certain que Pierre le Grand confisqua plusieurs droits de sa noblesse au profit de l'autocratie impériale. Une brochure récemment publiée à Paris, par le prince russe Dolgorouki, a révélé le sourd ressentiment qu'en a conservé la féodalité moscovite. Quelque anodin que soit ce manifeste, il n'en réclame pas moins

des droits constitutionnels basés sur les anciens statuts de l'empire. Nous signalons ce fait, en passant, comme pouvant servir à asseoir un jugement sur les partis qui divisent la Russie. Les *constitutionnels* comptent non-seulement des nobles dans leurs rangs, mais encore des militaires, des négociants et des artistes. C'est peut-être, de tous les partis moscovites, celui qui a le plus d'avenir, et qui menace de plus près les priviléges du trône.

A ce mélange hétérogène, à ce pêle-mêle étrange, à cette mosaïque de constitutionnels mécontents, d'ambitieux, de rêveurs et d'enthousiastes ardents, se mêlaient, comme instruments aveugles, des régiments de soldats enivrés par ordre, des masses brutes surexcitées par les liqueurs fortes, parcourant les places de Saint-Pétersbourg en hurlant tour à tour : *Vive Constantin ! vive la constitution !* Une remarque assez curieuse à consigner,

c'est que ces prétoriens abrutis par les fumées de l'ivresse se figuraient que la *constitution* était synonyme de la femme de Constantin.

Malheureusement les conjurés perdirent du temps à ce prologue de leur drame. Il était déjà trois heures de l'après-midi. Les avis, les ordres se croisaient et se heurtaient en tout sens. On ne savait que pérorer. Les soldats buvaient et se plaisaient à des fanfaronnades stériles. Beaucoup de discours, peu d'action. Il manquait un chef à cette foule incertaine, pour en faire une armée. Et cependant les heures étaient comptées. Ce moment décisif pour l'existence des Romanoff une fois écoulé, l'occasion était perdue. La victoire était toute dans une question d'à-propos.

L'empereur Nicolas, le grand-duc Michel, l'impératrice mère, l'impératrice Alexandra, les enfants des grands-ducs et quelques généraux fidèles se trouvaient rassemblés au palais

impérial. L'émeute s'amoncelait et grondait aux environs de l'Amirauté. Les rumeurs grossissaient encore le danger.

Il est difficile de rendre le tableau de désolation et de stupeur qu'offrait en ce moment suprême la famille impériale. Alexandra-Féodorowna, prosternée aux pieds de son auguste époux, le suppliait avec des larmes de ne pas quitter les siens, et de ne pas s'exposer à la fureur des révoltés. Mais le général comte Étienne Grabowski, alors ministre secrétaire d'État, et en haute estime auprès de l'empereur, s'écrie que l'heure est arrivée pour le czar de se montrer aux troupes et au peuple, car une minute plus tard, la couronne est perdue (1). L'empereur hésite. Mais le comte redouble ses prières, et l'emporte enfin sur les larmes de la czarine, et sur toute la famille assemblée qui

(1) Le comte de Grabowski vit encore aujourd'hui, retiré dans une de ses terres en Pologne, et pourrait certifier le fait.

embrassait l'empereur et saisissait ses mains pour le retenir. Il était quatre heures. L'empereur sortit à pied de son palais, accompagné du général comte Miloradowitsch, et d'un état-major d'officiers. On réunit à grand'peine quelques hommes fidèles pour entourer l'empereur. Quant à opposer des troupes aux soldats rebelles, il ne fallait pas y songer. Après une courte délibération, un cheval fut amené à l'empereur, qui s'élança dessus et piqua droit aux régiments insurgés, suivi de son petit nombre d'amis.

Miloradowitsch parla le premier, rappelant aux soldats qu'il les avait conduits jadis à la victoire.

« N'écoutez point des chefs perfides qui vous égarent, s'écria-t-il, obéissez à votre empereur qui vous pardonne. »

Ce fut sa dernière parole. Un coup de pistolet parti des rangs des rebelles tua roide ce dangereux orateur. Alors une espèce de fu-

sillade s'entama du côté des insurgés. Nicolas, voyant qu'il n'y avait pas moyen de les soumettre par la persuasion, ne songea plus qu'à employer la force. Un des conjurés venait de viser sur sa personne impériale ; le sang monta aux yeux du Romanoff, et un affreux carnage, commencé avec la nuit, ne finit qu'avec elle. L'artillerie demeurée fidèle fut mise en réquisition, et durant toute cette nuit terrible, les boulets ne cessèrent de creuser dans la foule des sillons sanglants. Plusieurs milliers de victimes payèrent ainsi de leur vie un mouvement mal mûri, mal dirigé, dont les suites tournèrent toutes au profit du pouvoir.

Le résultat du rapport de la commission d'enquête et la teneur même des arrêts ont été publiés par diverses feuilles. On y voit que, suivant une loi ancienne et barbare, la mutilation fut prononcée contre cinq des principaux révoltés. Le czar voulut bien leur faire grâce des accessoires ; mais ils durent mourir

par la potence. Cette punition infâme prononcée contre des militaires pris les armes à la main, et qui demandaient pour dernière grâce de mourir fusillés, fit une sensation pénible dans toute la Russie : le souvenir ne s'en effacera pas de sitôt. Quantité d'autres furent condamnés à l'exil du genre le plus rigoureux, le travail des mines en Sibérie. Tous appartenaient aux premières familles, lesquelles ne pardonneront jamais à l'empereur cet excès de vengeance. Il y eut même, dans le cours de ces rigueurs, des accidents bizarres qui servirent à redoubler le sourd ressentiment des vaincus. On raconte que le bourreau ne sut pas exécuter les victimes ; il manqua d'adresse ou de bonheur. Les condamnés étant couverts de longues capotes grises dont le capuchon enveloppait leur tête, l'exécuteur ne serra pas assez la corde, le nœud glissa sur l'étoffe épaisse, et deux de ces malheureux tombèrent, non sans se faire

de graves blessures. Ryleef, en se relevant, dit à son camarade :

« Frère, que doit-on attendre d'un gouvernement où l'ignorance et la barbarie sont telles qu'on n'y sait même pas pendre proprement un homme?

— Pour moi, répondit l'autre, je ne m'attendais pas à être pendu deux fois. »

M. Ancelot, qui raconte ce fait dans son ouvrage intitulé : *Six mois en Russie* en 1826, donne en même temps la traduction de quelques charmantes poésies de l'infortuné Ryleef. *La Confession de Malivaika* respire une richesse de poétique mélancolie, dont l'écho demeurera suspendu comme un mélodieux soupir sur la tombe prématurée de ce généreux enfant, digne, par son courage et son martyre, d'occuper une place dans les souvenirs de la Russie. Il faut plaindre toute cette jeunesse ainsi fauchée avant son heure pour avoir cru noblement que la civilisation

mûrirait d'un seul coup au foyer rayonnant de leur enthousiasme. Ils n'ont pas daigné attendre l'action patiente des siècles, et la mort s'est hâtée de payer leur impatience. L'histoire compte comme cela beaucoup de précurseurs tombés victimes des temps qu'ils annonçaient.

Le procès des conspirateurs fut conduit avec énergie et sans pitié. Le sénat fut chargé de cette mission ; mais l'empereur Nicolas voulut exercer lui-même le métier de juge d'instruction. Il interrogea les coupables et leur posa des questions avec autant de savoir-faire qu'un magistrat consommé. Plusieurs jours et plusieurs nuits se passèrent ainsi dans cette procédure préparatoire.

Le prince Trubetzkoi, qui devait être le chef de la révolte, mais qui n'était au fond qu'un ambitieux vulgaire, tremblant aux approches du supplice, demanda une audience au czar pour lui faire des révelations importantes,

et se traîna à deux genoux devant celui qu'il avait voulu détrôner et assassiner. Il obtint grâce pour sa vie et fut condamné aux mines en Sibérie.

La révolte fut ainsi vaincue, mais non point les révoltés. Dès le lendemain de la défaite, l'union des éléments hétérogènes un instant coalisés contre le trône fut dissoute ; mais chacun d'eux continua dans l'ombre à nourrir des projets, des rancunes, ou des haines. Les sociétés secrètes de la Russie et de la Pologne avaient dès ce temps-là des ramifications nombreuses. On voit plus tard quelques chefs de la conspiration de 1825 faire aux chefs de la révolution polonaise, au prince A. J*** et au comte Pierre M***, comme les débats l'ont prouvé, l'offre d'exterminer toute la famille impériale, pour servir d'expiation à tous les crimes dont le gouvernement russe s'était rendu coupable envers les Polonais. Cette offre ne fut pas acceptée ; mais elle de-

meure comme une preuve que l'existence permanente du parti libéral et passionné ne saurait être mise en doute. Une autre portion du complot, c'était la noblesse jalouse et attachée par l'éducation et la naissance à toutes les vieilles idées moscovites. Celle-là, contrairement aux libéraux, porte une haine farouche à la Pologne, et Nicolas, voulant faire oublier le sang versé, dominé à son tour par les vaincus de 1825, n'hésita pas à donner des gages de soumission au parti moscovite, en détruisant la Pologne. On a vu tous les adversaires de ce système impitoyable devenir suspects à la noblesse, et partant porter ombrage à l'esclave couronné qu'elle maintient sous son joug. Le maréchal Diebitsch, élevé dans une école militaire prussienne, et Silésien de naissance, aurait voulu suivre une politique d'apaisement envers la Pologne soulevée ; il mourut à temps. Constantin lui-même, qui regardait comme son œuvre cette belle armée polonaise, qui

lui portait, à sa manière brusque et passionnée, un intérêt de père, et qui la voyait avec un orgueil mal dissimulé se battre si bien contre les Russes, Constantin mourut aussi tout à coup de ce choléra asiatique, dont l'attaque est encore aujourd'hui, dans ses symptômes et ses causes, un objet de doutes et de controverses.

C'est à Moscou, loin des yeux du czar, que se trament presque constamment les intrigues de la haute noblesse russe. Elle forme là un noyau de mécontents d'où partent sans cesse des embarras pour le trône, des avis arrogants, des manifestations ouvertes, des machinations cachées. On peut dire que la destruction de la Pologne est une faute immense, en même temps qu'un frappant exemple de l'action qu'exerce la noblesse sur l'esprit de l'empereur.

VI

Le czar est-il le plus bel homme de son empire ? — Son esprit. — Ses facultés militaires. — La vérité sur son goût pour les arts. — Les artistes étrangers à Saint-Pétersbourg. — Nicolas censeur. — Le czar en famille. — L'étiquette meurtrière. — Réception du duc de Leuchtenberg. — Un mot de lui sur le duc de Bordeaux. — D'une maladie commune aux Romanoff. — L'impératrice Alexandra. — Source singulière des infidélités du czar. — La belle princesse Urussoff. — Madame de Pompadour. — La princesse de Woronzow.

Nous avons parcouru rapidement, et en nous bornant à leurs tendances politiques, les catastrophes ou les événements divers qui ont marqué l'histoire de la Russie dans ces derniers temps, afin de mieux révéler à l'esprit

du lecteur quelle est la situation véritable du pouvoir impérial.

Il faut maintenant que nous connaissions l'homme, aujourd'hui dépositaire de ce pouvoir.

Nous ne prétendons pas amoindrir, non plus qu'exagérer en rien le portrait que nous allons tracer. Pénétré de cette idée que l'âme se peint presque toujours elle-même dans l'extérieur d'un homme, et se trahit par quelques-uns des traits de sa figure, nous croyons que la netteté, nous dirions même la crudité du dessin, est surtout ici nécessaire. On a fait beaucoup de portraits de l'empereur dans ces dernières années, les uns éblouissants par l'éclat flatteur du coloris, les autres mesquins jusqu'à la calomnie. La plupart des touristes qui ont eu le bonheur de contempler Sa Majesté Impériale (nous ne citons personne) ont peint ce qu'ils voyaient, c'est-à-dire la majesté. Ce n'est pas l'*homme* qui trône, c'est l'*empe-*

reur; ils n'auraient pas dû l'oublier. Quand on veut peindre un souverain, il ne faut pas le faire poser devant le chevalet.

Ce que nous disons là pour les dehors, nous le répéterons pour le caractère personnel et les capacités publiques de l'empereur Nicolas. Des brochures anglaises souvent passionnées, des écrits français souvent superficiels, des panégyriques allemands, tantôt commandés par les circonstances, tantôt directement inspirés par l'influence moscovite, n'ont point encore réussi à donner au public une exacte idée du czar actuel de toutes les Russies. Nous allons voir si nous serons plus heureux.

Au surplus, nous laisserons à ceux qui parcourront ces lignes le soin de conclure. Savoir à qui l'on a affaire, c'est déjà beaucoup en politique.

On a dit et répété partout que l'empereur était un des plus beaux hommes de son em-

pire. Ce qu'il fallait surtout remarquer et mentionner, c'est que la beauté du czar est une beauté froide, inanimée, sans grâce et sans reflet. Il est plus grand que son frère Alexandre ; mais il n'a de lui ni ce sourire, ni cet extérieur séduisant, ni ces manières galantes, qui exerçaient une attraction invincible sur tous ceux qui approchaient le czar. Nicolas peut bien être un des hommes les plus grands de son empire, nous ne lui contesterons pas ce privilége ; mais Alexandre en était le plus aimable, et certainement le plus aimé. Nicolas est roide, apprêté, glacial. Ses traits froids et sévères affectent l'impassibilité. Sa démarche n'a aucun abandon ; il prend je ne sais quelle allure empesée pour de la dignité ; on le dirait enchâssé des pieds à la tête dans une armure de baleines. Sa figure a cette immobile régularité du masque d'où la vie est absente. Elle est belle, correcte, mais sans transparence ; c'est un marbre ; on voit que la flamme hu-

maine n'a jamais glissé sur ce front poli. Ses yeux manquent d'éclairs ; son regard lutte sans cesse entre le besoin de paraître bienveillant et l'envie d'être impérial ; il est hautain, mais il n'impose pas. Ce qu'il y a de particulier dans l'expression de cette figure, c'est la discordance de la bouche qui veut quelquefois sourire avec l'œil qui demeure rebelle à ce passager caprice. Feindre d'être homme est plus difficile, pour Nicolas, que de paraître empereur.

Il a reçu ce qu'on appelle vulgairement une assez bonne éducation ; mais ses goûts l'ont porté de préférence vers les menus détails de la profession militaire. Il parle avec assez de facilité le français, moins bien l'allemand et l'anglais ; sans être brillante, sa parole est nette, précise, un peu commune ; il ne court jamais après le cliquetis des mots ; ce n'est pas un homme d'esprit, mais il a un certain bon sens pratique assez estimé dans les petites

choses. Il a même une brusquerie qui passe pour de la franchise dans la plupart des cas. Quant à de la hauteur dans la prévision, de l'audace dans l'intelligence, il n'en a jamais donné de preuves. Il manque même totalement de ce coup d'œil militaire qui fait les grands capitaines; mais il commande un régiment avec éclat, surveille avec talent la tenue des troupes et le déploiement des manœuvres, devine avec le regard d'un aigle un uniforme mal boutonné, une toilette militaire un peu négligée, ou contraire à la lettre précise des règlements. Il brille moins dans le commandement d'une brigade où il faut déjà plus d'espace à l'œil et à la pensée; il pâlit même dès qu'il s'agit d'une division, et la conduite d'un corps d'armée, selon des juges compétents, dépasserait de beaucoup ses facultés guerrières. Cependant il s'est occupé de plusieurs questions avec assez de bonheur. C'est ainsi qu'il a porté d'utiles réformes dans les corps du génie

et de l'artillerie. Celle-ci est parfaitement attelée, quoique inférieure pour l'instruction de ses cadres et pour le tir à l'artillerie prussienne qui, de son côté, n'est pas à la hauteur de l'artillerie française.

Nicolas, quoi qu'on en dise, n'a aucun goût inné pour les beaux-arts ; mais sa politique, toute de prosélytisme, lui commande de gagner les artistes étrangers à la cause russe. Au reste, un calcul utile à tenter, serait celui des délices que Saint-Pétersbourg ménage aux artistes qui y abondent : pauvres aventuriers, que des déceptions multipliées n'empêchent pas de rêver encore et de rêver toujours.

L'empereur, affirme-t-on, aime beaucoup le théâtre ; mais parmi les délassements de la scène, il choisit de préférence les plus superficiels. Ce n'est ni la pureté grecque de Racine, ni la profondeur de Corneille, ni l'inspiration de Schiller, ni les vastes conceptions de Shakspeare qui sauront l'intéresser ; un vau-

deville, une bouffonnerie, un ballet nouveau, de la petite musique de contredanse, de jolies femmes, de la gaieté irréfléchie, voilà les sources suprêmes de ses plaisirs.

Il est bon de dire qu'on s'ennuie beaucoup au palais impérial, attendu qu'on ne sait s'y créer aucune occupation noble et intéressante. Tel maître, tels courtisans. Une lecture sérieuse et poétique, l'étude des hautes questions sociales, l'histoire à son point de vue philosophique, l'avenir des peuples, les devoirs du trône en face de l'humanité, tout cela n'est pas précisément le fait de Nicolas. Il n'a guère lu les *Méditations* de Lamartine que pour les *expurger*, car il s'occupait spécialement de censure avant son avénement, et il a conservé depuis pour les questions qui s'y rattachent une sollicitude fort vive.

Au surplus, il a cette politesse souvent expansive dont les nécessités du pouvoir et de la politique donnent fort vite l'habitude.

Dans toutes les villes où il passe, à l'étranger, il visite scrupuleusement les musées, les artistes et les ateliers de peinture, et laisse après lui le souvenir d'un enthousiasme savamment calculé. En Prusse, il embrassera fréquemment les officiers en pleine revue, et les serrera sur son cœur avec une effusion très-bien jouée. Il ne manquait jamais de baiser la main du feu roi Guillaume, surtout aux revues de la garde et au balcon royal du château de Berlin, rappelant ainsi aux Allemands ce proverbe sarmate : « Je baise la main que je veux couper. »

Nicolas, dans son intérieur, possède toute la souplesse et la grâce d'un capitaine de Cosaques. Une de ses habitudes de la vie intime, c'est d'avoir dans son cabinet un petit tambour et une petite trompette qui lui servent à appeler ses ministres. S'il éprouve le besoin de voir le comte Czernitschef, ministre secrétaire d'État au département de la guerre et général d'infanterie, il exécute un roulement

de tambour, auquel on le dit très-expérimenté ; mais il donne du cor, s'il s'agit de faire venir le général de cavalerie Benkendorf. Ces allures, qui sentent leur discipline militaire, sont tellement empreintes chez l'empereur, que sa famille elle-même ne saurait s'y soustraire. Aucun de ses membres n'oserait manifester une volonté différente de celle du maître, et la volonté du maître a toujours comme un air de consigne. Tenue, occupations, visites, tout est réglé dans la famille impériale absolument comme dans l'ordre du jour d'une caserne bien ordonnée. C'est ainsi que le czar, exigeant de sa femme une continuelle représentation, un mouvement inexorable de fêtes et de cérémonies, a exposé la santé de l'impératrice, sans pour cela se résoudre à violer ce qu'il appelle les lois imprescriptibles et sacrées de l'étiquette souveraine. Mais celui de tous les princes qui souffre le plus de cette discipline implacable, c'est sans contredit le duc

de Leuchtenberg, élevé dans les habitudes douces et bienveillantes des familles princières de l'Allemagne, et transplanté tout à coup dans l'atmosphère morne et glacée du palais impérial.

Il s'est plus d'une fois souvenu, depuis son mariage, de sa belle liberté perdue, et de la vie un peu bourgeoise de son intérieur bavarois. Et à ce propos, on a voulu mettre en doute que les rapports entre le duc de Leuchtenberg et l'empereur ne fussent souvent devenus à Saint-Pétersbourg d'une nature assez délicate ; le fait est positif : le duc de Leuchtenberg a eu plusieurs fois les arrêts pour n'avoir pas boutonné son habit selon les règlements. Le czar trouvait également que c'était de la part du jeune duc, une lèse-majesté flagrante que de passer dans les appartements de la princesse et de s'asseoir à côté d'elle en robe de chambre. Mais que devint Nicolas, surprenant un jour le jeune époux fumant au-

près de sa femme? Les réprimandes ne cessaient que pour recommencer le jour suivant; c'étaient à chaque instant de nouvelles révoltes et de nouvelles scènes. L'empereur ménage fort peu ses expressions; on l'a vu accabler des généraux, des princes, de vieux serviteurs, de duretés cruelles; il a le mauvais goût de se croire toujours à la parade. C'est assez dire tous les affronts que le pauvre duc de Leuchtenberg a été forcé de dévorer, et surtout de dévorer en silence. Un mot qu'il prononça dans une occasion récente, caractérise tout d'un trait cette situation si différente de celle qu'il avait en Allemagne et qu'il ne cesse de regretter chaque jour. Il était question de quelques ouvertures faites aux Bourbons de la branche aînée pour marier le duc de Bordeaux avec une fille de l'empereur, tantôt la grande-duchesse Olga, tantôt la grande-duchesse Alexandra. Ce projet ayant échoué, le duc de Leuchtenberg dit à un légi-

timiste français : *Que le duc de Bordeaux rende grâce au ciel de ne pas venir partager la cage où je végète.* Il y a plus : ses lettres à ses amis de France et d'Allemagne portent toutes, avec la date de Saint-Pétersbourg, les traces d'une mélancolie profonde ; seulement on voit que ces lettres n'ont pas été transmises par la poste, mesure prudente contre les effractions que se permet la police russe sur toutes les correspondances destinées à l'étranger ou qui en viennent. Les lettres de Paris surtout sont soumises à un contrôle particulier.

Depuis quelques années, les facultés de l'empereur Nicolas, sans baisser sensiblement, ont pris néanmoins une teinte d'acrimonie plus marquée que dans le commencement de son règne. Il est devenu sombre et morose. Il se plaint amèrement d'avoir été calomnié par ses ennemis politiques. Cette pente aux idées noires lui est commune avec l'empereur

Alexandre, l'empereur Paul, et presque tous les Romanoff. C'est une maladie qu'ils se transmettent par héritage, et dont ils ressentent les premières atteintes à une certaine époque de leur vie. Une inquiétude sourde, irritante, fait un besoin à Nicolas du mouvement et des voyages. Il voyage vite et souvent. Le repos lui pèse ; la réflexion l'oppresse ; le recueillement le rendrait fou. Le sang de ses devanciers, mal effacé des marches de son trône, lui inspire de secrètes terreurs. Des gardes cosaques dorment la nuit en travers de la porte de sa chambre à coucher. Il résulte pour lui, de ce penchant à la panique, des préoccupations de police qu'il pousse jusqu'à établir l'espionnage au sein de son propre palais, parmi les membres de sa famille, système dépravant et corrupteur, qui s'étend de là sur tout l'empire et même à l'étranger.

L'impératrice Alexandra est encore, à quarante-quatre ans, une belle personne, un peu

svelte, un peu pâle, un peu mélancolique, mais d'une prestance et d'un regard fort remplis de majesté. On dit qu'elle a beaucoup aimé son auguste époux, sans convoiter toutefois la moindre part aux priviléges suprêmes de la couronne. Les catastrophes dont elle a été témoin, l'avénement sanglant de l'empereur Nicolas, la mort si triste et si subite d'Alexandre, lui ont occasionné un tic nerveux et ont répandu dans ses traits comme dans son humeur un certain cachet de sévérité qui se trouvait déjà dans la physionomie de Frédéric-Guillaume III, son père. La représentation perpétuelle où son époux l'oblige, ainsi qu'une passion presque frénétique pour la valse et la mazurque, ont fini par altérer sa santé, au point que les médecins lui ont conseillé les eaux d'Ems, et lui ont interdit tout excès de danse à l'avenir. On prétend même que les prescriptions, ou pour mieux dire les prohibitions d'Esculape, se sont étendues

beaucoup plus loin encore, et que les ordonnances obligeant le czar autant que son auguste épouse, il s'ensuit que l'empereur n'observe plus aussi scrupuleusement que jadis la fidélité conjugale. Mais à ce propos, on ne saurait rendre assez à Nicolas la justice qui lui est due. Sauf quelques hommages, furtivement adressés à une princesse d'une beauté fameuse, on peut dire que l'empereur est exempt de tout reproche, et que jamais influence féminine dans les affaires politiques ne s'est fait sérieusement sentir à la cour du czar. Quant à la princesse dont il est ici question, on ne peut nier que sa faveur n'ait brillé d'un assez vif éclat. Elle était alors dame d'honneur de l'impératrice. Mme la princesse Urussof, aujourd'hui princesse Léon Radzivil, fut sans contredit le type achevé de la beauté russe. On ne vit jamais éclat plus pur, ni plus éblouissante fraîcheur. Ses cheveux tombaient par masses souples et prodigues sur des épaules

arrondies selon toute la richesse du galbe antique. Ses yeux surtout, de grands yeux bleus pleins de lumière et de caresses, exerçaient autour de leurs rayons une magnétique puissance. C'était l'épanouissement de la forme, même au delà des bornes du goût sévère que la beauté plastique doit respecter, mais que la volupté peut franchir. Depuis 1833, la princesse Urussof est mariée au prince Radzivil, de l'ordinat de Kleck, capitaine de cavalerie et aide de camp de l'empereur. La chronique n'en dit pas davantage. Mais plus récemment, les méchantes langues de Saint-Péterbourg ont répandu le bruit d'une faveur nouvelle, dont elles désignent l'objet charmant sous un pseudonyme assez pittoresque. Elles l'appellent *Madame de Pompadour*. Quant à la belle princesse de Woronzow, nous ne la citerons que pour mémoire.

VII

Le grand-duc héritier. — Le comte Grabowsky. — M. de Woronzow. — M. de Cancrine. — M. de Benkendorf. — M. de Nesselrode. — Le système prohibitif. — Les en cas de la politique russe.— *Le Capitole,* journal.

Quoi qu'il en soit de ce qui précède, on ne saurait assez répéter que le ménage impérial brilla pendant longtemps des vertus les plus bourgeoises, et qu'on pouvait proposer alors l'empereur pour exemple à tous les maris de l'univers. Mais, comme nous l'avons dit dans le dernier chapitre, les inconvénients résultés

même de cet excès de régularité conjugale ont presque justifié l'empereur d'exercer la chronique malicieuse de sa cour, et d'user un peu des priviléges attachés à sa couronne d'autocrate. C'est ainsi qu'on l'a vu, depuis quelque temps, fréquenter assidûment un certain bal masqué très-renommé, dit-on, pour ses beautés faciles, et où l'empereur va donner carrière à ce besoin d'étourdissement superficiel qui fait assez le fond de son caractère.

Le grand-duc héritier a malheureusement *vécu* de fort bonne heure, et, lors de son voyage en Allemagne (1838-1839), sa santé, déjà fort délabrée, résista longtemps à tous les efforts de la médecine. On s'est beaucoup occupé du projet, attribué à l'empereur Nicolas, de faire passer la couronne à son fils cadet, le jeune grand-duc Constantin. Nous pouvons affirmer que, jusqu'à ce moment du moins, ce projet est tout entier dans l'imagination des nouvellistes, bien qu'ils en aient

puisé l'idée à une source assez plausible d'ailleurs.

Alexandre, le grand-duc héritier, a été élevé par un poëte de beaucoup de talent, nommé Schoukowsky. Dès sa première jeunesse, on voulut accoutumer le prince à toutes les fatigues, et il fut soumis à des exercices malheureusement disproportionnés avec sa nature faible et maladive. Monter à cheval, assister pendant plusieurs heures aux manœuvres militaires, manier lui-même les armes, braver l'inclémence des saisons et voyager à la hâte, tout ce qui devait faire du grand-duc un homme robuste, un soldat, un Romanoff, a été employé sur lui d'une façon irrationnelle. C'est un arc qui s'est brisé sous la main qui le tendait. L'empereur voulait pour héritier de son trône une âme énergique dans une enveloppe d'acier, il n'a obtenu qu'un arbuste sans séve, flétri avant la maturité. Aujourd'hui, le grand-duc Alexandre est

un grand et pâle jeune homme, mince, élancé, fluet, agréable de figure, mais dont les membres grêles et la poitrine affaissée dénotent les sourds ravages auxquels sa constitution est en butte. Il est doux, bienveillant, affectueux, mais aussi chancelant par l'âme que par le corps. Une passion romanesque l'attacha quelque temps à la belle princesse de Montfort, et son mariage avec la princesse Marie, fille du grand-duc régnant de Hesse-Darmstadt, en traversant cette adoration secrète, n'a fait qu'accroître le penchant presque héréditaire du grand-duc Alexandre vers la mélancolie. Il se peut que le spectacle de cette nature étiolée, si peu en harmonie avec les devoirs futurs de l'héritier des czars, ait inspiré quelques regrets à Nicolas, surtout par le contraste d'Alexandre avec son frère Constantin, grand et robuste jeune homme plein d'animation et de vie; mais les membres influents du parti russe se sont déclarés les protecteurs du

grand-duc héritier. Cela se conçoit. Ils voient dans ce pâle et frêle rejeton du trône l'esclave futur et l'instrument docile de leurs volontés (C).

L'empereur Nicolas avait au début de son règne, et surtout alors qu'il n'était que grand-duc, plusieurs affections marquées parmi les personnes de son entourage, et même dans les cours étrangères. Ainsi, à Berlin, il témoignait beaucoup de confiance à M. de Thümen, devenu plus tard aide de camp du roi de Prusse. Le czar aimait aussi à s'entourer de quelques serviteurs dévoués, dont il suivait volontiers les conseils. Le comte Grabowsky, qui était ministre et qui a depuis quitté les affaires pour se retirer en Pologne, avait au commencement du règne toute la confiance de Nicolas ; plus tard il la perdit. On cite également M. de Woronzow aux affaires intérieures, M. de Cancrine aux finances, M. de Benkendorf à la haute police, M. de Nesselrode aux relations

étrangères, qui tous ont eu sur l'esprit de l'empereur une action passagère. La plus funeste de ces influences est, sans contredit, celle de M. de Cancrine, l'instigateur fervent du système de prohibition qui sépare la Russie et l'isole, fatalement pour elle, de tout le reste de l'Europe. Fabriquer à l'intérieur et fermer les marchés russes aux nations étrangères, en comprimant ainsi toute concurrence salutaire, tel est le thème éternel de la politique financière de M. de Cancrine. On assure qu'il va se retirer des affaires; mais il est à craindre que son départ n'apporte aucune modification aux principes actuellement dirigeants qui sont devenus ceux de l'empereur. On ne saurait, du reste, assez protester contre cette prohibition brutale dont les effets se font particulièrement sentir sur la Prusse, l'Autriche et toute l'Allemagne. Il est à souhaiter que le Zollverein prenne des mesures pour protéger à cet égard les intérêts germaniques

lésés par la Russie. Les marchandises et les produits russes entrent en Allemagne avec une taxe très-modérée, tandis que les fabrications allemandes sont frappées, en Russie, de droits exorbitants, qui équivalent à une prohibition complète. Beaucoup d'articles même sont entièrement prohibés. C'est là un des principaux caractères de l'attitude hautaine et oppressive que la politique russe prend chaque jour davantage en Allemagne, de façon même à peser assez lourdement sur l'opinion publique pour que celle-ci s'en soit émue ; mais nous verrons en son lieu quelle est la véritable situation de Nicolas vis-à-vis de l'Allemagne.

Nous terminerons par une réflexion générale ce rapide aperçu de la cour de Russie. Un des caractères principaux de la politique du czar, c'est d'être surtout une politique *d'en cas*. Nous verrons plus bas, dans un petit chapitre sur les alliances de sa famille, qu'il

a eu pour attention constante de se ménager une issue au bout de toutes les hypothèses, un avantage quelconque de position en face de toutes les éventualités. Le mariage du duc de Leuchtenberg avec la grande-duchesse Marie est un exemple frappant de la façon dont le czar pousse ce système jusqu'à ses dernières limites. Cette union n'est absolument qu'un *en cas* bonapartiste, idée stérile au fond, mais que l'empereur n'a pas cru devoir perdre de vue, ne fût-ce que pour entretenir en France un certain ferment de discorde. On sait que la politique russe a été jusqu'à patronner jadis, à Paris, une feuille bonapartiste, *le Capitole*, d'accord en cela avec le prince Napoléon-Louis, qui a dû lui-même, un instant, épouser l'une des grandes-duchesses de Russie. Nous aurons peut-être l'occasion de dire quelle a été, sur l'opinion française, la funeste influence de ce journal dont les doctrines réveillaient des antipathies

sans motif, et jetaient, selon les vœux de la Russie, une froideur de plus en plus marquée entre les populations des deux côtés du Rhin.

VIII

Mot de l'énigme touchant l'état de la Russie. — L'intégrité barbare. — De la corruption en Russie. — Les consciences à l'encan. — Les espions. — Conséquence du prix exorbitant des passe-ports. — La justice. — La religion. — Les armées. — Diebitsch. — Paskiewitch. — De quoi se compose l'empire. — Dénombrement. — Écrits émanés de Saint-Pétersbourg. — La *Pentarchie européenne*. — Le comte Adam Gurowsky et sa conversion.

Le lecteur qui a pris la peine de nous suivre jusqu'ici devine déjà que la situation actuelle de l'empire est, a été, et sera longtemps encore ce que doivent la faire deux autorités, deux prétentions, deux rivalités sans cesse en présence, se tiraillant sans

cesse, et cherchant sans relâche à neutraliser réciproquement leur influence ou leurs actes. *L'État, c'est moi*, dit l'empereur ; *l'État, c'est nous*, répond fièrement la noblesse. Et là-dessus, les affaires marchent comme elles peuvent et plus volontiers en arrière qu'en avant. Car, un fait prodigieux, c'est que toutes les tendances de l'empereur pour tirer le peuple russe de l'abaissement où il est plongé trouvent aussitôt chez la noblesse des antagonistes acharnés. Et cela se conçoit : sa richesse à elle, c'est l'esclavage de cinquante millions de Russes, et il n'y a pas d'esclavage sans ignorance, sans abrutissement, sans barbarie. Il faut donc, selon elle, qu'ignorance, abrutissement et barbarie soient éternellement maintenus. C'est odieux, mais c'est logique. Tout récemment, l'empereur voulut faire quelques essais pour améliorer le sort des paysans. L'ukase fut publié, mais voilà tout. L'autorité du czar vint se briser contre ce roc immobile,

la féodalité moscovite, et l'on n'en parla plus. C'est toujours ainsi que se passent les choses. Le czar n'est le maître qu'à condition de maintenir dans tout son empire, et comme une charte sacrée, L'INTÉGRITÉ BARBARE. A ce prix, il règne. Mais qu'il essaye de secouer le joug des intérêts nobiliaires, aussitôt sa puissance décline, la figure de ses courtisans s'allonge, tout, autour de lui, prend un air morne, soucieux, glacial, jusqu'à ce qu'un jour on vous l'étrangle sans aucune forme de procès.

Les difficultés du gouvernement politique réagissent naturellement sur l'administration. Là encore, le contrôle du pouvoir est nul et impossible. Une corruption générale, passée dans les mœurs, infiltrée dans le sang, pèse sur toutes les branches de l'administration, et les efforts pour la vaincre sont aussi dangereux pour le czar qui les tente, que vains et sans effet sur ceux qu'ils veulent frapper. Tout se vend, tout s'achète. Le plus petit employé est

à l'enchère aussi bien que le plus haut. C'est un marché perpétuel, une halle toujours ouverte de consciences et de complaisants. Une audience se paye, une protection se paye, un juge se paye, tout se négocie, tout a un cours. La police pousse la vénalité jusqu'aux dernières limites du possible, et même au delà.

Un fait qui augmente le mal, loin de le diminuer, c'est que tous les employés du gouvernement sont fort mal payés. Ils n'ont pas la moitié de ce qu'il leur faut pour vivre, et sont en quelque sorte forcés de prélever le reste où ils peuvent, et comme ils peuvent. C'est surtout dans les provinces, loin de l'autorité centrale, que la corruption sévit avec le moins de gêne. On ne saurait croire jusqu'où s'étend la conscience élastique, malléable et souple d'un employé russe, civil ou militaire; c'est à l'infini.

Il faut savoir que les passe-ports pour voyager à l'étranger se payent soixante et quinze

roubles d'argent. Un rouble d'argent vaut à peu près quatre francs de notre monnaie. Cet impôt, qui semble tout d'abord ne peser que sur les personnes riches, pèse en réalité sur le peuple, à qui il interdit tout déplacement, et qu'il force de végéter sur place, sans aucune relation avec les lumières ou la civilisation des autres peuples. Au reste, nul pays ne fournit autant de voyageurs par ordre que la Russie. L'espionnage est une maladie chronique à Saint-Pétersbourg. L'empereur espionne le monde entier, et trouve encore le temps d'espionner chez lui, autour de lui, jusque dans sa plus secrète intimité. Un Russe n'est jamais sûr de ne pas être dénoncé par sa valetaille, par ses commis, par sa maîtresse ou par sa famille. A Moscou toutefois, la noblesse a su se créer comme une enceinte murée autour de ses salons ; aussi la langue s'y donne-t-elle pleine et libre carrière, et la hardiesse des propos égale tout

ce que nous avons eu de mieux en ce genre durant la révolution.

Nous avons dit que la justice se paye comme tout le reste. Un jour, une personne se plaignit directement à l'empereur Alexandre de ne pouvoir obtenir l'expédition d'un jugement sans payer une somme extra-légale; à quoi l'empereur répondit qu'il ne savait qu'y faire. Moi-même, dit-il, je paye toutes mes procédures selon je ne sais quel tarif où je ne connais goutte et que je n'ai jamais ordonné.

C'est cette merveilleuse corruption qui a fait dire quelque part, avec une forte apparence de raison, que la Russie était pourrie avant d'être mûre pour la civilisation. Après cela, les écrivains à la solde de la Russie ne se font pas faute, toutes les fois qu'ils comparent nos institutions libérales avec le régime russe, de se déchaîner vertueusement contre la *corruption* des États constitutionnels. Je pense qu'il faut les laisser dire.

Tout fonctionnaire de là-bas, de quelque rang qu'il soit, avec lequel un étranger a maille à partir, soit au bureau des passe-ports, soit à la douane, et il y a toujours maille à partir, accepte avec gratitude dix ou vingt roubles, lorsqu'on sait les lui glisser à propos dans la main. Quant aux indigènes, on provoque plus vivement leur générosité. Par exemple, s'il s'agit d'un paysan, on lui distribue des soufflets et des coups de pied jusqu'à ce que le maraud se rappelle les quinze ou vingt kopecks dont sa bourse est garnie. Il se dépêche alors de les donner pour prix des coups qu'il a reçus.

Nous avons oublié de mettre le culte au nombre des choses avilies. Le petit clergé est dans un état de dégradation fort rebutant. J'aime à croire qu'on respecte la religion en Russie ; quant aux prêtres, on les respecte fort peu, et l'on fait bien. Les *popes* sont généralement ignorants, superstitieux et indignes

de la profession qu'ils exercent. La plupart sont abrutis par l'eau-de-vie; on les voit même au sein des villes exiger rasade, lorsqu'ils vont, pendant les fêtes de Pâques, chanter la résurrection du Seigneur dans les maisons opulentes : après quelques stations de ce genre devant l'image des saints, ils ont complétement perdu la raison, de manière qu'il les faut reporter chez eux ivres morts, et qu'on les voit se traîner chancelants le long des rues.

Un jour, l'empereur Alexandre assistait à la messe d'un petit village, comme il avait coutume de le faire dans toutes ses excursions : l'usage voulait qu'il s'approchât du *pope* pour lui baiser la main ; mais le pauvre *pope* intimidé se retirait avec respect, tant qu'à la fin le czar impatienté lui dit : « Veux-tu me donner la main, *gebo namat* » (ceci est un juron dont nous avons l'équivalent en français, mais que la décence nous interdit de reproduire), et le baise-main se termina sans autre

encombre. Il y a une conclusion fort grave à tirer de cette anecdote, c'est que, dans un pays où le prince respecte si peu les prêtres, il est difficile que les prêtres se prennent beaucoup au sérieux, et qu'un prêtre qui ne se respecte pas est bien près de traiter la religion comme lui-même : exemple funeste suivi bientôt par les fidèles et par le peuple entier. Cela est si vrai que le paysan russe et même un peu les populations des villes n'ont d'autre religion qu'une idolâtrie poussée parfois jusqu'au fétichisme le plus révoltant. Ils adorent tout, excepté Dieu. Le rit grec n'a aucun avenir en Russie ; et l'empereur, dont le jugement sur les matières élevées n'est pas exempt de toute faiblesse, se trompe étrangement s'il persécute le catholicisme et les Polonais dans l'espoir d'établir la suprématie de l'Église grecque jusqu'aux confins de son empire. On peut vaincre un peuple ; mais il est plus difficile de triompher de sa raison (D).

Un mot sur les armées impériales. Les troupes russes se battent bien ; elles n'ont pas le courage brillant, mais solide. Elles sont impassibles, froides et tenaces. Elles doivent beaucoup de leur belle contenance sous le feu et sous les balles à la rigueur de la discipline (E). Mais ces qualités, excellentes chez un soldat, ne suffisent pas pour faire les généraux. La Russie a toujours manqué de grands généraux. Elle a donné à Diebitsch le nom pompeux de Sabalkanski, *triomphateur du mont Balkan ;* mais cela ne prouve rien pour le génie militaire de Diebitsch. C'était un bon officier, ce ne fut jamais un grand général. Tous les militaires français, autrichiens, prussiens, s'accorderont à dire que les campagnes de 1829, surtout en Asie, n'ont opposé à la victoire aucune difficulté sérieuse. Le général Müffling, envoyé dans ce temps-là par la Prusse à Constantinople pour arrêter la marche des Russes, possède, dit-on, des notes curieuses

à ce sujet, mais qui ne verront probablement le jour qu'après la mort du savant général.

Paskiewitsch est une autre illustration militaire qui doit également sa renommée à des triomphes faciles, grossis par des bulletins emphatiques. On cite surtout quelques rapports sur les drapeaux pris à l'ennemi, qui surpassent en ampleur déclamatoire tout ce que l'Espagne a produit de plus complet en ce genre. Mais ce fut l'achèvement de la Pologne qui posa le dernier et le plus beau laurier sur le front du feld-maréchal Paskiewitsch Erivanski, prince de Varsovie ! Il est vrai de dire qu'il lui fallut plusieurs mois pour réduire cette contrée désorganisée, sans action commune, presque sans chef, et paralysée par des divisions intestines (F). Ne grandissons donc point en France, outre mesure, la puissance militaire de l'empire. Il faut à la Russie un temps considérable pour rassembler et faire mouvoir ses armées.

Elle est impropre aux grandes et longues guerres, mais elle a conservé depuis les temps antiques l'instinct et le génie des invasions. Toutefois, et ceci mérite une attention particulière, l'organisation du midi de la Russie et de ses ports militaires, est telle, qu'un corps d'armée considérable peut être facilement transporté à Constantinople.

On concevra facilement que les bornes de cet écrit ne nous permettent pas d'entrer dans de bien longs détails sur la force réelle de l'empire russe. Mais ce qu'on ne saurait assez répéter, c'est que cette puissance a besoin d'un siècle au moins de travail intérieur, ainsi que d'une révolution immense, organique, pour que sa prétention de prépondérance ou même de parité soit à peu près justifiée aux yeux des autres États européens. Elle inquiète, c'est vrai ; on la redoute, c'est possible ; mais on ne la craindrait plus, si on la connaissait mieux. Son peuple, dont la nudité barbare

est tout au plus recouverte d'une civilisation d'emprunt, composé aux trois quarts de races insoumises, ne peut d'aucune façon s'ériger en dictateur de l'Europe (G). Savez-vous pourquoi l'Angleterre a une certaine vitalité interne qui fait sa force au dehors? Parce qu'elle a une nationalité solide, toute d'une pièce, à base carrée, à racines profondes. Une nationalité ne s'érige pas entre deux soleils. La nationalité russe est dérisoire. L'empire est un pêle-mêle confus de toutes les races, lesquelles tendent incessamment à retourner vers leur berceau. Il y a là des Courlandais, des Lithuaniens, des Polonais, des Finnois, des Livoniens, des Esthoniens, des Permiens, des Ferianes, des Lapons, des Thchouwans, des Votiakes, des Ostiakes, et cent autres noms barbares qui n'ont jamais fait un peuple. Les Finnois, entre autres, qui ont été conquis sur la Suède, ainsi que ceux des gouvernements de Pétersbourg, de Vibourg, d'Onoletz, se distin-

guent des Russes par la langue, par les mœurs, par la propreté, par le travail. On compte à peu près quinze cent mille de ces gens-là. Pourquoi la Suède ne les reprendrait-elle pas un jour? Et les provinces allemandes, pourquoi les cabinets de Vienne ou de Berlin n'y nourriraient-ils pas une propagande active, un *parti germanique*, à l'imitation du *parti slave* que la Russie soudoie dans le duché de Posen? Mais continuons le dénombrement de l'empire. Viennent les peuples de race tartare qu'on évalue à trois millions et quelques cent mille âmes. Ils sont originaires d'Asie. Ils se divisent à l'infini. Tartares de Kasan, restes des anciens dominateurs du pays ; Tartares d'Astrakan, de la Tauride, Tartares calmoucs, Baschkirs, Kirguises, etc., etc. Viennent après cela les peuplades du Caucase qui continuent de se refuser à la domination russe. La guerre y est endémique. Encore récemment tous les généraux russes ont été rappelés par le czar

qui en a nommé d'autres à leur place, voués à d'autres échecs. C'est une lutte sans fin, une lutte de guérillas où vous ne tenez jamais l'ennemi corps à corps, où vous l'avez sans cesse sur le dos, sur les flancs, sur la tête, où il n'y a qu'une chose à faire, de mourir sans mot dire, et de dissimuler aux yeux de l'Europe ses pertes et ses défaites. Compterons-nous ensuite la race mongoe, lla race mantchoue, la race polaire, les races cosaques de la mer Noire, celles du Don, du Bug, du mont Ural, d'Orembourg? On n'en finirait pas. Voilà donc l'empire. Tous ces peuples, toutes ces races, tous ces ennemis par le sang et par les mœurs, sont unis par des liens factices qu'on n'ose agiter de peur de les briser. Pour eux, l'empire est une fable, le czar une chimère, Saint-Pétersbourg une vision dans le brouillard. Ils croient un peu plus à Moscou, la capitale du vieux parti russe, le repaire de la noblesse mécontente, le foyer de toutes les conspira-

tions, mais c'est tout. Or, c'est peu pour l'empereur et pour l'empire.

Ce que la politique russe pratique le mieux, c'est le mensonge. Elle a des écrivains à gages qui parcourent l'Europe et remplissent la presse allemande de romans fantastiques. Lorsqu'un étranger visite l'empire, on fait jouer devant ses yeux une certaine magie blanche dont les autorités russes ont le merveilleux secret, on le séduit, on le flatte, on l'éblouit, on l'égare, et la plupart du temps on nous le renvoie aveuglé. C'est ce qui est arrivé il y a quelques années à l'honorable M. Mauguin. Mais ce n'est pas tout de dissimuler, il faut encore le faire adroitement. Il ne faut pas révéler à tout le monde qu'on a des velléités d'omnipotence, des prétentions d'arbitrage souverain, des projets de protection européenne. Le livre de la *Pentarchie européenne*, publié dernièrement à Dresde, est certainement à ce point de vue le plus naïf comme

le plus maladroit des écrits ordonnés par l'amour-propre moscovite. Il y a aussi, de par le monde, M. le comte Adam Gurowsky, réfugié polonais, démocrate outré jadis, et Russe converti depuis. Dans son nouvel ouvrage, publié à Leipzig, sous le titre de *la Russie et la civilisation,* il représente cette puissance comme un pays modèle. A son aise ; c'est une proposition permise, mais en quoi il a eu tort, c'est de la vouloir prouver. Voici l'une des anecdotes qu'il se plaît à raconter.

« Le comte de Scheremetof est un riche propriétaire qui possède plus de cent mille serfs, parmi lesquels plusieurs (textuel) se sont établis, avec sa permission (toujours textuel) à Saint-Pétersbourg et à Moscou, où ils ont acquis, par leur intelligence et leur activité, une fortune de plusieurs millions. »

L'auteur ne s'aperçoit pas qu'en louant ainsi l'activité et l'intelligence des serfs qui gagnent des millions dès qu'on les laisse

libres, il fait le procès à la Russie tout entière. A la page 42 de son livre, M. Gurowsky parle de la déportation en Sibérie dans le style de Théocrite. Il juge d'abord la simple déportation pour coloniser les plaines de la Sibérie méridionale et de l'Asie centrale, comme moins cruelle que le séjour de l'Afrique ou de Botany-Bay. Mais le parallèle, sur cette base, n'est pas de bonne foi. On sait qu'il y a trois catégories d'exportés en Sibérie. La première oblige les condamnés au travail des mines; la seconde, à la chasse des bêtes à fourrures; la troisième seule permet aux condamnés de cultiver les terres. Chaque semaine il y a un appel comme pour les prisonniers de guerre. Les condamnés peuvent passer d'une classe à l'autre, avant d'avoir atteint le terme de leur déportation. Or ce que M. Gurowsky ne dit pas, c'est que le travail, dans la première catégorie, équivaut à une condamnation à mort, même à mieux que cela, car,

pour comble de misère, tous les malheureux qui voudraient mourir là-bas n'y meurent pas. Ce qu'il dissimule également, c'est l'arbitraire qui préside aux condamnations, c'est la sûreté personnelle livrée à toutes les velléités du despotisme, c'est, enfin, cette justice terrible, foudroyante, occulte du souverain, qui s'appelle justice, on ne sait pourquoi, et qui devrait se nommer tout simplement de son nom : vengeance ou caprice. Mais nous débitons là des lieux communs. A quoi bon perdre du temps à ces vérités banales? Voyons plutôt comment M. Gurowsky, tout en célébrant la Russie, *dénonce* naïvement les secrètes visées du cabinet moscovite. On ne voudra pas croire, en France, que cela se soit imprimé en langue allemande.

« *Appuyées* sur la Russie, dit l'apologiste, « l'Allemagne et surtout la Prusse ont pu « chasser du sol de la patrie la domination « étrangère et reconquérir leur indépendance.

« Par suite de cette position *toute* bienfaisante, « la Prusse est en état de résister au tourbil- « lon qui la précipite vers l'Occident, et pos- « sède la solidité nécessaire pour que les « petits États d'Allemagne se groupent autour « d'elle. La force morale de la Prusse, dit « plus bas le refugié polonais, est plus grande « que sa force matérielle. ***Tous ses biens, la* « *Prusse les doit au voisinage de la Russie.*** « Que deviendrait la Prusse avec le voisinage « d'un peuple *aussi remuant que ces **Polonais**,* « ou celui des Belges, des Français, et de « quelques cercles constitutionnels de l'Alle- « magne ? *L'arbitrage* de la Russie, continue « en s'échauffant l'ancien démocrate, main- « tient *la paix* jusque dans les parties les « plus éloignées de l'Europe. La Russie seule « représente la stabilité et l'ordre. Elle pa- « raît, révolutions et révolutionnaires recu- « lent à sa seule vue comme *magnétisés*. Si « la guerre est quelquefois une mission divine,

« pour extirper un mal plus pernicieux en-
« core, *la Russie pourra combattre, un jour,*
« *pour les droits de l'humanité.* »

On doit se féliciter, en Europe, que les Russes aient trouvé des avocats assez étourdis pour dire tout haut ce que l'habileté la plus vulgaire devrait à peine penser tout bas.

IX

Rôle de l'hyménée dans la politique russe. — Récapitulation de tous les mariages effectués au profit de la famille impériale. — Le prince Frédéric de Hesse. - Combinaison ingénieuse. — Contre-mine. — D'un projet d'alliance avec l'Autriche.

Mais si la Russie fait de la propagande par ses évangélistes salariés, si elle expédie chaque année des légions de voyageurs, munis de tous les yeux d'Argus et d'une certaine cargaison d'arguments irrésistibles ; si elle abuse l'Eu-

rope par toutes les voies de la presse et de la renommée, ce n'est pas à croire qu'elle borne ses menées à ces basses sphères de la politique. La Russie pratique surtout le grand système des alliances et des hyménées : alliances de fait, sinon par les traités, avec l'Allemagne où elle envoie plus d'agents secrets que de diplomates ; hyménées avec toutes les familles princières, petites ou grandes, qui peuvent servir d'échelons à sa puissance. Parlons d'abord des hyménées.

Depuis le commencement du siècle, les vertus conjugales du czar et le czar lui-même ont été d'un grand secours à la Russie, et, grâce à lui, grâce aux princes et aux princesses de sa famille, glorieux rejetons des Romanoff, elle a pu s'insinuer, par l'hyménée, en Prusse, dans le Wurtemberg, dans les duchés de Saxe-Weimar, de Saxe-Gotha, de Nassau, d'Oldembourg, en Danemark, à Hesse-Darmstadt, Altembourg, Leuchtenberg, en

Bavière, en Hollande et dans les deux Mecklembourg, procédant ainsi, en Allemagne, à un système de morcellement propice à son influence.

Elle vient enfin de se ménager un pied-à-terre sur les bords du Sund, par suite du récent mariage entre le prince Frédéric de Hesse et la grande-duchesse Alexandra, troisième fille du czar. La combinaison, d'ailleurs, est des plus savantes, car le prince Frédéric est héritier collatéral du trône de Danemark, et si le prince royal actuel n'a pas d'enfants, l'influence russe est à jamais établie dans ce pays. Le czar tiendra les clefs de la Baltique aussi bien pour son commerce que dans le cas d'une guerre ; car il n'y a sur les bords de la mer Baltique, au sud, qu'un seul port pouvant abriter de grands vaisseaux de guerre, celui de Kiel, qui a cinquante-quatre pieds de profondeur, tandis que tous les autres ne vont pas à douze. Or le port de Kiel est dans le duché

de Holstein, lequel duché, faisant partie de la confédération germanique, offre ainsi à la Russie un surcroît d'influence en Allemagne. Il est même bon de dire que le cabinet moscovite ne s'arrête pas là; il répand parmi la jeunesse du Danemark, parmi les étudiants surtout, l'espoir d'une restauration de l'ancienne union scandinave, propageant ainsi jusqu'aux idées révolutionnaires, dès qu'il y entrevoit quelque profit pour sa politique envahissante. Il est vrai qu'à Stockholm, il y a trois ans, Nicolas concluait un traité secret avec le roi Charles-Jean, pour garantir l'appui russe à l'héritier de son trône, ce qui contrarierait un peu l'union scandinave. Mais c'est à force de tromper tout le monde que la Russie finira par ne tromper personne.

Un autre projet de mariage, amené depuis quelque temps sur le tapis des conférences dans la haute diplomatie, c'est celui qui donnerait la seconde fille de l'empereur au jeune

archiduc Étienne d'Autriche, fils de l'archiduc palatin, le même prince dont on a parlé comme devant épouser la sœur de M. le duc de Bordeaux. Les nouvelles vont jusqu'à dire que l'empereur fera cette année un voyage à Vienne, accompagné de la princesse Olga, et que l'archiduc Étienne, qui est gouverneur de Bohême, se trouvera de cette façon à proximité de faire sa cour aux augustes visiteurs. Si ce projet se réalise, M. de Metternich peut donner sa démission d'empereur d'Autriche, car la Russie, un pied dès lors à Prague et l'autre sur le Danube, ne laissera plus grand'chose à faire à cet émule de Talleyrand. Au reste, les personnes qui ont approché le prince en audience particulière assurent que cet homme d'État, vieilli dans la manutention des plus hautes affaires, perd sensiblement de cette aptitude pratique et de ce coup d'œil sûr et rapide qui le distinguèrent si longtemps. Et en effet, ce mariage austro-russe ne serait

pas la preuve d'une prévoyance bien heureuse de la part de l'illustre politique. Une alliance plus étroite de la Russie avec l'Autriche, dans la situation actuelle des affaires, et en face du *parti slave* dans les provinces autrichiennes, serait une maladresse, pour ne pas mieux dire, qui compromettrait singulièrement la réputation politique de M. le prince de Metternich. Mais nous pénétrons là dans une question qui va tout naturellement se retrouver quelques pages plus loin, lorsque nous aurons entamé la seconde partie de ce petit travail, celle qui regarde plus particulièrement les relations de la Russie avec les puissances étrangères. Nous allons donc passer sans autre exorde à la discussion de deux points fort importants dans la politique russe : les rapports de Saint-Pétersbourg avec la Prusse d'abord, et avec l'Autriche ensuite ; double examen d'où nous tâcherons de faire jaillir la vérité sur la mesure véritable de la puissance moscovite,

beaucoup plus forte en apparence par l'étendue de son ambition qu'elle ne l'est en réalité par la grandeur de son avenir.

PRUSSE ET RUSSIE.

X

Conséquences politiques de la coquetterie d'Alexandre. — La russomanie à Berlin. — Satire attribuée au prince royal. — Événements de 1813. — Revirement de l'opinion. — La haine du nom russe dans les rangs de l'armée. — Le camp de Calish. — Le sieur Goldmann. — L'amnistie prussienne. — Le coup de fusil de Posen. — Premiers différends entre la Prusse et la Russie. — Le czar à Berlin. — Un préjugé de l'Allemagne contre la France.

L'installation du parti russe à Berlin eut, pour cause première, une de ces circonstances futiles qui ont quelquefois de si grands effets en politique.

L'empereur Alexandre, habitué durant une

longue suite de plaisirs à ce genre de succès que facilite beaucoup la puissance, mais que justifiaient en lui les grâces de la figure, la perfection de la taille et l'élégance du port, ne put se résoudre à souffrir les atteintes de l'âge sans y porter remède, et voulut, s'il perdait sa jeunesse, en conserver au moins les apparences. Il eut, pour cela, recours à tous les artifices de la toilette ; l'arrangement de ses cheveux, la coupe de ses habits, les petites perfidies de la ouate, devinrent pour le czar autant de questions d'État. Suivant alors son exemple, tous les officiers russes, et notamment ceux de sa garde, poussèrent aux dernières limites de la quintessence ces leçons de toilette venues de si haut lieu, et bientôt on vit à la cour des feld-maréchaux en corset, à taille de guêpe, et dans le coton jusqu'au cou. Cette coquetterie parut de si bon goût qu'elle devint contagieuse. Elle courut même le monde, et parvint bientôt jusqu'aux bords de

la Sprée. Aussitôt tous les officiers de la garde à Berlin devinrent d'une beauté si exagérée, que ce miracle plongea toutes les dames de la cour dans une stupeur charmante. Les envieux nommèrent cette mode la *russomanie ;* mais le fléau tint bon et acquit en peu de temps tous les caractères d'une maladie chronique. Ce fut une rage, un fanatisme. La Russie, comme on le pense, eut soin de ne rien négliger pour entretenir un engouement aussi favorable à ses vues. Fut-elle devinée dès cette époque ? C'est un secret que Frédéric-Guillaume IV, le roi actuel, pourrait seul nous dire, car il eut seul alors le bon sens, peut-être bien le courage, de persifler la *russomanie.* Il n'était encore que prince royal, et ces épaules d'Alcide, coupées par une taille de fée, l'offusquaient au point qu'on lui attribua une pièce charmante qui courut vers ce temps-là, et qui était une parodie du célèbre poëme de Schiller : *Aux femmes !* mais adressé

cette fois aux officiers de la garde. Ces épigrammes n'arrêtèrent point la contagion que la Russie d'ailleurs avait soin de nourrir par des faveurs, des décorations, des cadeaux adroitement distribués aux chefs de la faction russo-berlinoise. La *bise du nord* souffla dès lors sur la Prusse avec une intensité croissante. Le mariage du grand-duc Nicolas avait d'ailleurs fait de l'alliance russe une sorte de nécessité naturelle, dont les événements de 1813 ne tardèrent pas à faire une nécessité politique. Il fallut être Russe pour reconquérir un trône et ce que l'Allemagne appelait alors sa liberté. On reçut le mot d'ordre de Saint-Pétersbourg, et le pôle politique fut au Nord. Mais les douceurs de cette lune de miel ne tardèrent pas à s'aigrir. Peu après 1815, on commença de se dire tout bas que la Russie portait malheur à l'Allemagne. Elle avait divisé la Saxe, reconstitué faiblement la Prusse, et plaidé dans les conférences pour le morcellement de l'ancien

empire germanique. Les esprits exaltés de 1813 furent les premiers frappés de ces manœuvres; ils faisaient tous partie d'une école libérale, connue depuis sous le nom d'historico-politique, qui rêvait le rétablissement de l'ancienne unité allemande. La liberté pour eux, c'était le vieil empire régénéré, et c'est au nom de cette restauration promise qu'on les avait menés à Leipzig. Ils signalèrent les tendances destructives de la Russie, car ils comprenaient que c'en était fait de l'Allemagne. De leur côté, les petits princes allemands, faibles contre l'opinion patriote, mais forts avec l'appui de la Russie, révélèrent toute l'intrigue en se jetant dans les bras du czar. Plus tard, les mariages successifs des membres de la famille impériale avec le duc de Nassau, les princes de Weimar, de Gotha, de Mecklembourg, vinrent ajouter de nouvelles méfiances aux antipathies déjà robustes de toutes les classes de la grande famille allemande.

L'éloignement ne fit que s'accroître, et la Prusse, pour sa part, se départit visiblement de son adoration pour les modes russes. Mais le feu roi était trop sérieusement attaché, par les idées comme par les liens de famille, à la cour des czars pour que l'opinion publique pût faire des progrès rapides sous son règne. L'action des esprits fut lente, incertaine, occulte, et ne pénétra que tardivement dans l'armée. Vinrent les événements de 1830 qui ne contribuèrent pas à précipiter son cours. Loin de là, le parti allemand, intimidé par les clameurs qui venaient de France, et déjà franchissaient le Rhin avec une impatiente audace, se laissa facilement influencer par la situation nouvelle. Les trônes d'Allemagne tressaillaient d'effroi sur leur base. Les peuples tremblaient pour leur nationalité, les rois pour leur couronne ; et la Russie n'eut pas de peine à exploiter ces terreurs. Elle redevint un instant forte à Berlin. Deux

ans plus tard, elle égorgeait la Pologne.

Aujourd'hui, le bon sens germanique a repris sa pente naturelle. Toutes ses méfiances lui sont revenues, mieux justifiées et plus fortes. Les prohibitions russes sur les frontières orientales de la Prusse où elles entretiennent une contrebande ruineuse, les nuées d'agents secrets qui sillonnent le pays en tous sens, la corruption moscovite installée partout, à la cour, dans les journaux, parmi les citoyens, les livres anonymes qui chantent incessamment les louanges de Nicolas, et prêchent non pas l'alliance de pair à pair, mais pour la Prusset une sorte de soumission honteuse au protectorat de la Russie, tout cela et plus encore la vérité dévoilée sur la destruction de la Pologne, ont fait pénétrer jusque dans les derniers rangs de l'armée la haine du nom russe, et le désir ardent d'une rupture avec le cabinet du czar. On a vu récemment, au camp de Calish, l'antipathie des officiers prussiens se manifes-

ter avec une certaine violence. Il y eut des rixes et des collisions sanglantes. Nous pouvons affirmer qu'une guerre avec la Russie serait aujourd'hui dans toute l'Allemagne une guerre populaire et nationale. Répétons surtout que les écrits payés par Saint-Pétersbourg contribuent chaque jour davantage au soulèvement de l'opinion. Un de ces livres, peu connu en France, la *Pentarchie*, dit, sans autre périphrase, *que l'avenir européen appartient à la Russie*. L'auteur est un renégat allemand nommé Goldmann, qui vend ainsi sa patrie comme Iscariote vendit le Seigneur; seulement, au lieu de trente pièces d'argent, il a reçu à Dresde trois mille ducats d'or. C'est moins mesquin.

Frédéric-Guillaume IV, qui n'était encore que prince royal lorsqu'il décochait des lardons contre le parti russe, a dû revenir à des allures plus modérées en montant sur le trône. Il est proche parent du czar, il est son voisin

de territoire, il est monarque absolu ; ce sont là trois raisons de feindre. Cependant un fait récent a jeté quelque froideur entre les deux cabinets : ce fait, c'est l'amnistie accordée par Frédéric-Guillaume à tous les réfugiés de la Pologne prussienne. La Russie en a été pronfodément blessée, car cette amnistie n'est rien moins qu'une protestation tacite, mais énergique, contre les vexations odieuses dont le czar accable la Pologne russe.

On a vu avec une secrète terreur, à Saint-Pétersbourg, cet acte d'une politique plus humaine et plus indépendante. Beaucoup de réfugiés retournaient de Paris et d'Angleterre à Posen. Quelques Polonais russes obtenaient même du cabinet de Berlin la permission de séjourner dans le grand-duché. Aussitôt la diplomatie russe insinua que cette concession de séjour, tout près de la frontière russe, était contraire aux égards dus entre deux puissances amies. Pendant quelque temps, le

cabinet prussien fit la sourde oreille ; mais la police russe imagina un stratagème. Un mystérieux coup de fusil fut tiré à Posen lors du passage de Nicolas, et tous les organes de la publicité russe répandirent que le coup était destiné à l'empereur. Cependant, les recherches les plus munitieuses ne purent constater ce fait, et il a fallu que, plus récemment encore, au mois de janvier, la police russe revînt à la charge et découvrît à Posen une espèce de conspiration tant bien que mal ourdie, dont le voile, d'ailleurs, n'a point été levé. C'est alors que le cabinet de Berlin, fatigué de l'obstination de ces manœuvres, a publié un ordre d'expulsion contre les Polonais russes qui se trouvaient à Posen. Mais cette victoire n'avait pas encore été remportée lors du dernier voyage du roi de Prusse à Saint-Pétersbourg, pour le vingt-cinquième anniversaire du mariage de l'impératrice; et l'on conçoit que cette visite a dû nécessairement se ressentir de ces

tracasseries légères, mais significatives. Les rapports ont été froids et mesurés. Il y avait, d'ailleurs, deux questions à débattre, sur lesquelles les deux princes ne purent pas s'entendre. La Prusse demandait un abaissement du droit prohibitif russe qui ruinait ses vieilles provinces. On obtint à peine quelques concessions insignifiantes. De son côté, la Russie voulait un renouvellement de la loi du 30 mai 1830, sur l'extradition des déserteurs. En vertu de cette loi, dite la loi des cartels, la Russie payait une prime en argent pour chaque déserteur russe que lui ramenaient les paysans prussiens. C'était un permis de chasse à l'homme qui flattait les instincts les plus cupides et démoralisait les habitants de la frontière. Il faut savoir que ces désertions étaient et sont encore si nombreuses, que l'on a vu jusqu'à des colonels ne pouvoir résister à la tentation de passer la frontière, et l'on conçoit que la Russie était peu jalouse de ce contact

de ses troupes avec des mœurs plus douces et plus faciles. Quoi qu'il en soit, le roi, dominé par l'opinion publique, refusa de renouveler le traité; ce refus surprit l'orgueil du czar, habitué jadis à une soumission plus humble. Il imagina de créer des embarras au cabinet de Berlin, en refusant à son tour de reprendre ses déserteurs. Il espérait que cette agglomération de Russes causerait des inquiétudes aux autorités prussiennes; on comptait jusqu'à dix mille déserteurs. Tout ce que le czar a pu obtenir, c'est un maintien *provisoire* du traité; et l'on pense généralement que l'opinion l'emportera tôt ou tard dans l'esprit du roi sur les arrogances de Saint-Pétersbourg. Enfin, un dernier trait à cette esquisse de la déchéance moscovite dans les États prussiens, c'est le voyage accompli l'an dernier par le czar à la cour de Berlin. Quel qu'ait été le silence obligé de la presse allemande à cet égard, on sait que les deux princes n'ont jamais été plus éloignés l'un

de l'autre que dans cette rencontre toute d'étiquette et d'apparat. Le parti russe est bien réellement mort en Allemagne. Si Frédéric-Guillaume, arrivé au trône avec des idées libérales, a reculé devant les injonctions de la Russie et les remontrances de l'Autriche, il doit sentir aujourd'hui que cette politique entre deux eaux, ni tout à fait absolue ni franchement progressive, l'a jeté dans une situation délicate et stérile. Il n'est allié ni avec la Russie, ni avec l'Angleterre, ni avec la France. Son rapprochement de l'Autriche n'a même été qu' unnécessité du moment. Il hésite, il recule, il attend peut-être, mais il ne retournera pas à la Russie; l'opinion publique l'effraye. Tous les patriotes allemands, qu'ils appartiennent à l'école historico-politique, ou qu'ils suivent la bannière de la philosophie négative, se réunissent contre la Russie dans une répulsion commune que partagent même les plus ardents conservateurs.

Un fait étrange, mais vrai, c'est qu'en ce moment, le plus grand grief des Allemands contre la France, c'est l'idée où ils sont que cette puissance tend secrètement à se rapprocher de la Russie. L'abandon de la Pologne est pour eux la preuve de cette tendance. Que les philosophes du *fait accompli* veuillent bien méditer celui-là ; peut-être en vaut-il la peine.

AUTRICHE ET RUSSIE.

XI

Le parti slave en Autriche. — La Russie aux embouchures du Danube. — Ses menées dans les dissensions de la Hongrie.

La plupart des griefs du cabinet de Berlin contre celui de Saint-Pétersbourg se reproduisent forcément dès qu'il s'agit des intérêts généraux de l'Autriche, en regard des empiétements de la Russie. Le morcellement de la puissance germanique, effectué par l'intronisation au sein des petits États d'Allemagne de

l'influence moscovite, a dû finir par porter ombrage au cabinet de Vienne. Mais c'est surtout du côté de l'Orient que les yeux de l'Autriche se tournent avec une inquiétude marquée. Elle sent que sa clairvoyance s'est éveillée trop tard. En effet, durant les quinze années de la restauration, l'Europe, fatiguée, cherchait à se refaire d'une longue suite de guerres; d'ailleurs, ses préoccupations, pour être différentes, n'en étaient pas moins vives. En France, la lutte de l'opposition contre le pouvoir tenait en alarmes tous les cabinets étrangers; l'Italie se consumait en tiraillements intérieurs, l'Espagne était déchirée par des divisions intestines, l'Allemagne s'agitait au travail sourd et continu de l'esprit public. On ne savait si le trouble universel était le dernier effort d'une tempête à peine calmée, ou bien les premières commotions d'un nouvel orage. La Russie sut profiter habilement de ce mélange d'anxiétés et de fatigues qui para-

lysait l'Europe, pour donner essor à ses manœuvres. Elle étendit la main sur l'Asie, prit à la Perse une de ses plus belles provinces, et, mieux encore, sut se rendre maîtresse, dans ces contrées, d'une des plus fortes positions militaires. Il faut lire à ce sujet, et sur la politique russe en général, le livre récemment publié par le comte Venceslas Jablonowsky : *La France et la Pologne, ou le slavisme et la dynastie polonaise*, ouvrage qui renferme des détails curieux et des données fort judicieuses, à côté d'assertions qui ne trouveront, d'ailleurs, qu'un assentiment partiel dans la majorité de l'émigration polonaise.

Tout ce que la constance, l'astuce, la force, la surprise, la corruption peuvent inspirer d'audace, la Russie l'a mis en œuvre dans sa politique contre les intérêts chancelants de la Turquie. Qu'on nous cite un traité entre elle et le divan où elle n'ait obtenu quelque ces-

sion de territoire. La Tauride, la Géorgie, la Bessarabie, et peu à peu toute la côte septentrionale de la mer Noire, de la mer d'Azof et de la mer Caspienne, ont passé sous la domination russe. Des établissements militaires, des ports et des stations maritimes couvrent presque toute la Russie méridionale, et serviraient, au besoin, à transporter en un clin d'œil un corps d'armée à Constantinople. Tout enfin, jusqu'au traité d'Andrinople, contribue, dans les affaires d'Orient, à donner le pas à la Russie sur les puissances européennes; et l'Autriche, un instant absorbée par la dernière révolution française, livrée à cette *terreur rouge* que Saint-Pétersbourg a su tout à la fois exploiter et nourrir, l'Autriche, disons-nous, commence à mesurer d'un œil inquiet le temps et l'influence qu'elle a perdus à trembler. Un point sur lequel il faut appuyer, c'est que la Russie, lorsqu'elle eut écrasé la Pologne, contrairement aux stipulations du traité de Vienne,

s'attacha non-seulement à dénaturer le sang et les idées de la jeune génération polonaise, mais, de plus, et peu soucieuse de logique dans ses menées, s'occupa de créer et de diriger un soi-disant *mouvement slave* dans la Pologne prussienne et autrichienne, pour se ménager des ressources dans le centre de l'Europe, et tenir un brandon constamment suspendu sur les cabinets de Vienne et de Berlin.

Cette question, peu éclaircie en France, mérite une application sérieuse de la part de ceux qui veulent se faire une juste idée de la situation actuelle et respective de la Russie et de l'Autriche.

L'Autriche possède en Gallicie, Hongrie, Transylvanie, etc., une population slave très-nombreuse. C'est là que Saint-Pétersbourg soudoie une propagande active, dont le mot d'ordre est *panslavisme*, c'est-à-dire union, régénération, restauration de la nationalité

slave. Il y a, comme on le voit, une contradiction flagrante entre ce que la Russie fait *chez elle* et ce qu'elle tente chez autrui. Dans la Pologne russe, elle ne parle point de rien reconstituer, mais, au contraire, elle s'acharne à tout détruire. Elle fait transporter les petits enfants polonais, la chaîne aux pieds et par troupeaux de cent à cent vingt têtes, dans l'intérieur de la Russie, pour *russomaniser*, comme elle dit, la génération vierge de la Pologne, tandis qu'elle joue au patriotisme dans les possessions autrichiennes et cherche à soulever le sang slave contre le sang germanique. C'est là un des caractères spéciaux qui distinguent la politique des Grecs modernes du Nord. Nous en avons vu déjà un échantillon dans ses menées parmi la jeunesse du Danemark, pour y allumer le germe d'un mouvement scandinave.

D'un autre côté, la Russie, qui, dans sa gravitation patiente vers Constantinople, s'est

créé en Grèce un parti puissant par l'influence du culte, tient ainsi l'empire ottoman resserré entre la Morée et les bouches du Danube. Or c'est là l'objet d'une crainte sérieuse pour l'Autriche, car le Danube est l'artère vitale de son empire, et ce n'est pas sans une terreur secrète qu'elle voit la Russie prétendre s'asseoir à l'embouchure de ce fleuve. Il y a plus, dans les dissensions intérieures de la Hongrie, où trois éléments se trouvent sans cesse en présence, le magiarisme, le slavisme et l'élément germanique, Vienne découvre à chaque instant les traces mal dissimulées de la corruption moscovite. Le cabinet autrichien sait donc à quoi s'en tenir. Il ne lui a pas fallu de grands efforts pour deviner que toute la politique russe tendait à lui susciter des embarras, des craintes et des périls, pour lui rendre enfin nécessaire ce *protectorat* que la Russie rêve d'étendre sur l'Allemagne entière, et peut-être au delà. L'Autriche avisera-t-elle? Nous

l'ignorons ; mais une des règles de toute politique éclairée, c'est de ne pas rechercher l'alliance d'un État voisin, lorsque les intérêts de cette puissance se trouvent en désaccord avec les vôtres. Il est urgent, dans ce cas, de s'unir au contraire avec les adversaires naturels ou politiques de cette puissance, afin d'opposer une plus large somme de résistances à ses empiétements. C'est ce que nous allons tâcher de faire ressortir dans le chapitre qui servira de conclusion à cet écrit.

ALLEMAGNE ET FRANCE.

XII

D'une alliance franco-germaine. — Le vieux libéralisme français. — L'Allemagne en 1830. — La rive-gauche du Rhin. — Intérêts en Orient de la Russie et de l'Angleterre. — Question algérienne. — Question d'Orient. — Conclusion.

L'idée d'une alliance franco-germaine n'a point encore pris racine dans l'opinion publique. Elle n'a pénétré ni dans les masses, ni parmi les meneurs ou les coryphées de la politique actuelle. C'est donc avec une certaine timidité que nous abordons ce sujet et nous ne saurions assez engager le lecteur à se dépouiller

d'avance de toute préoccupation étrangère à l'essence purement politique de la question.

On s'est habitué, dans une certaine école du libéralisme français, à considérer le Rhin comme une barrière infranchissable entre la France et l'Allemagne. Les souvenirs d'un autre temps, déplacés d'ailleurs à une époque où les intérêts du monde ont changé de face, viennent incessamment se placer, dans l'esprit du vieux libéralisme, entre les besoins de la France et les tendances nouvelles de l'Allemagne. De là, des susceptibilités et des méfiances qui entravent la marche logique et naturelle des idées. De là surtout ces antipathies sans motif, soigneusement entretenues en Allemagne par l'ambition de la Russie; en France, par les amis dévoués de l'Angleterre. Oui, nous ne craignons pas de le dire, le vieux libéralisme, avec son engouement *stationnaire* pour des traditions mortes, avec ses clameurs hors de saison et ses rodomontades, a plus fait

pour l'abaissement de la France sous la prépondérance anglaise, que toutes les manœuvres du czar et tous les protocoles de Palmerston. Ce que nous n'avons peut-être jamais su en France, c'est que l'Allemagne électrisée nous appartenait en 1830, et nous tendait les bras. Mais nous avons parlé de conquêtes, nos journaux ont poussé leur éternel cri de guerre : *Au Rhin! au Rhin!* et l'Allemagne consternée, tournant un œil douloureux vers ses frères de France, a prêté l'oreille à la Sainte-Alliance qui lui criait : « Ce ne sont pas vos frères, ce sont vos ennemis. » Malentendu funeste ! La Russie était là pour saisir le protectorat de l'Allemagne ; et la France, abusée à son tour sur les sentiments d'outre-Rhin, s'est laissé tranquillement river à la politique anglaise. De là, cette situation intolérable aussi bien pour l'Allemagne que pour la France, qui tend à compromettre l'avenir, la prospérité, la force du dehors, et la paix intérieure

de l'une et de l'autre nation. Jamais, on peut le dire, dans aucun temps de l'histoire, l'Europe n'eut un système d'alliances plus contraire aux intérêts de ses peuples, et qui les menaçât d'aussi près dans leurs conditions d'existence.

On a beaucoup écrit, beaucoup discouru, beaucoup discuté sur cette question, très-superficielle d'ailleurs, de la possession du Rhin. Ces sortes de querelles, en général, n'aboutissent qu'à des distinctions de casuistes. Les fleuves, pas plus que les montagnes, ne sont de véritables limites. Mais il arrive toujours qu'à ceux qui allèguent les convenances de la langue et des mœurs, on répond par des fleuves et des montagnes, comme aussi on rétorque l'argument des limites géographiques par des raisons tirées de l'idiome et des coutumes. Et notez que chacun des adversaires peut invoquer pour soi et ses idées l'appui de ce mot magique : *Limites na-*

turelles. Quoi de plus naturel qu'un fleuve? quoi de plus naturel qu'un idiome? Et cependant l'Alsace, qui parle allemand, ne voudrait point se détacher du territoire français, pas plus que les Allemands de la rive gauche ne voudraient se détacher de l'Allemagne. L'une tient aux droits politiques, à la suprématie morale qu'elle partage avec le reste de la France ; les autres tendent à la grande unité germanique, cet éternel culte de tous les cœurs allemands. On voit dès lors que la question n'a pas d'issue. Mais pourquoi la poser? pourquoi sonner la fanfare pour crier incessamment à l'Allemagne qu'on lui veut reprendre la rive gauche du Rhin? Pourquoi cette clameur qui sert admirablement les gouvernements rétrogrades, et qui faisait dire à l'un des hommes d'État les plus distingués de l'Allemagne : « M. Thiers a mérité la reconnaissance éternelle de nos gouvernements, lorsqu'il a ranimé, en 1840, les sentiments de la natio-

nalité germanique, élan spontané que nos princes ont exploité, comme en 1813, au profit de leurs intérêts privés. » On ne saurait parler plus clairement. Non, encore une fois, ce n'est pas une question de limites qui doit séparer plus longtemps les intérêts de la France des intérêts de l'Allemagne. Élevez-vous, s'il se peut, à des spéculations plus vastes; formez de toute l'Europe centrale comme une phalange serrée, propre à résister à deux ennemis puissants, et vous verrez que cette grande affaire de limites deviendra subitement un point fort secondaire dans la situation nouvelle. Qui sait, d'ailleurs, combien une longue et loyale alliance peut amener de concessions des deux parts? Mais l'alliance avant tout.

La France, en abandonnant la Pologne, en demeurant sourde au cri suprême de cette nation qui tombait les yeux tournés vers elle, fit croire aux Allemands qu'elle se préparait ainsi à une alliance monstrueuse avec la Russie,

alliance dont le meurtre d'un peuple était les arrhes sanglantes. Les rêveries d'un parti déchu, galvanisé un instant par les roubles de Saint-Pétersbourg, qui soudoyait un de ses organes, se répandirent bientôt dans toute l'Allemagne, et vinrent donner une sorte d'authenticité à ce bruit étrange d'une alliance franco-russe. On crut à cette chimère de l'autre côté du Rhin : bien plus, elle est encore aujourd'hui un des thèmes favoris de la presse allemande toutes les fois que celle-ci veut représenter la France comme une ennemie de l'Allemagne. « Germains, dit-elle, l'alliance franco-russe menacerait par les deux flancs l'existence politique, l'avenir et l'unité de l'Allemagne. Le jour qui cimenterait cette alliance vous verrait mourir comme nation. »

Ainsi donc le dilemme est nettement posé. La France ne saurait se rapprocher de la Russie sans assumer sur elle deux responsabilités funestes : l'anéantissement sans retour de

la Pologne, et le morcellement sans espoir de la grande nation germanique. Et cela, je vous prie, en vue de quel bénéfice ? Ressaisira-t-elle par la Russie son ancienne influence en Orient? Il est trop tard. L'intégrité de l'empire ottoman n'existe plus qu'à l'état de fiction diplomatique. On l'a dit quelque part, l'empire turc, c'est aujourd'hui *l'empire d'une ville* dont le comte Orloff, en 1833, emporta la clef dans sa poche. La Russie a touché de plus près qu'on ne pense au but qu'elle se proposait. La prédominance sur le Bosphore lui est acquise, ses flottes de la mer Noire la portent en vingt-quatre heures à Constantinople, elle règne au divan comme chez elle; vous lui serviriez tout au plus de geôlier ou d'exécuteur de ses hautes œuvres, jusqu'au jour où, voulant en finir avec ce cadavre turc qui palpite encore, elle vous trahira bel et bien pour traiter avec l'Angleterre, et pour lui abandonner, en échange du Bosphore, le chemin libre de la Méditerranée,

et cette ligne immense de Gibraltar à Bombay.

On a dit aussi, que n'a-t-on pas dit sur cette bizarre utopie? que l'alliance franco-russe assurerait à la France la rive gauche du Rhin, et un pied-à-terre en Égypte. La France n'a pas tout à fait besoin de la rive gauche du Rhin, puisqu'elle a la Belgique; et quant à l'Égypte, elle n'a pas besoin de la Russie.

Se mettre à la suite de l'absolutisme russe, et soulever contre soi, contre ses idées, contre sa foi politique toute l'Europe centrale, pour conquérir quelques lieues de plus en avant de Paris fortifié, cela n'en vaut réellement pas la peine. D'autre part, il vaut mieux, pour elle, avoir, outre sa propre force pour appui sur le littoral africain, l'assentiment de l'Allemagne que la protection de la Russie. La conquête de l'Algérie donne à la France une position dans la Méditerranée, qui s'étendra jusqu'à l'Égypte lorsqu'elle le voudra bien. Toute l'Europe éclairée bat des

mains à cette victoire remportée par la civilisation sur la barbarie ; l'Angleterre seule avec la Russie voient ce triomphe d'un œil jaloux ; l'Angleterre, parce qu'elle veut un chemin libre vers les Indes ; la Russie, parce que l'orgueil moscovite se révolte à l'idée de devenir tributaire de la France pour le passage de ses navires des Dardanelles dans la Méditerranée. Or, remarquons-le bien, l'alliance russe, pas plus que l'alliance anglaise, ne changera l'état de la question. Il y a douze ans que vous êtes unis avec l'Angleterre, et cela n'empêche pas l'Angleterre de convoiter la Syrie. Vous vous rapprocherez de la Russie, cela n'empêchera pas la Russie de convoiter les Dardanelles. Non, ce n'est point là que sont vos alliances. Marchez à la conquête de la Méditerranée appuyés sur l'Europe centrale. Les intérêts de l'Allemagne, loin de vous nuire, veulent qu'une sentinelle avancée veille au contraire sur l'établissement du czar

à l'embouchure du Danube, et l'Allemagne verra croître avec plaisir votre influence sur le littoral africain. Et, disons-le, puisque l'occasion s'en présente, la France ne saurait veiller d'assez près sur ce petit royaume de Grèce, travaillé plus que jamais par l'élément moscovite, et dont la Russie veut faire à tout prix un instrument de ses progrès vers la dissolution définitive de l'empire ottoman.

Les dimensions de cet opuscule ne nous permettent pas d'entrer profondément dans la discussion de ces hautes questions politiques. Nous ne voulions que poser quelques jalons, révéler quelques situations, indiquer quelques tendances, et nous pensons l'avoir fait. Seulement, et pour dire un mot de cette éternelle question d'Orient, question malheureuse, puisqu'elle nous a déjà valu tant de discours et de déboires, nous reviendrons, en terminant sur l'im-

portance d'une union avec l'Europe centrale, laquelle, comme la France, a besoin de se poser en Orient, de façon à ne servir ni l'ambition de la Russie, ni les projets de l'Angleterre. La France, l'Autriche et la Prusse ont, en cela, des intérêts communs. Il serait aussi impolitique pour la France de se ranger, en Orient, sous l'influence anglaise, qui tend à s'avancer vers l'isthme de Suez par l'Égypte et la Syrie, que pour l'Allemagne de permettre à la Russie d'achever de tracer autour d'elle cette effrayante ligne concentrique où sa nationalité périrait enveloppée. Surveiller en Orient l'élément russe et l'élément anglais, les dominer par cette surveillance même, savoir les opposer utilement l'un à l'autre, et les pousser vers l'Indus à la rencontre l'un de l'autre (H), voilà toute la tâche de la France si elle voulait voir qu'appuyée sur l'Allemagne, elle deviendrait infailliblement, par la force matérielle, comme par

la majorité des voix, l'arbitre souverain de la question d'Orient.

Plus qu'un mot. Nous avons abordé hardiment et franchement cette idée un peu nouvelle d'une alliance franco-germaine, parce que nous la croyons nationale, au point de vue des intérêts français. Mais, si nous pensions que ces lignes ne dussent être lues que par des hommes d'État, nous les bifferions à l'instant. Nous ne nous adressons, ni au cabinet de France, ni aux cabinets d'Allemagne. Le premier a des sympathies trop vives, des intérêts et des engagements trop chers qui l'unissent à l'Angleterre, tout en lui aliénant la France; les autres ont encore trop de préoccupations monarchiques, trop de méfiances absolutistes, et trop de soumission envers les Romanoff, pour que la pensée nous soit, un seul instant, venue d'écrire pour des aveugles et de prêcher des sourds. Ce n'est pas aux trônes, c'est aux peuples que nous destinons cet appel.

Il y a un préjugé stérile qu'il faut déraciner, un libéralisme sans objet, sans base et sans logique, dont il faut se défaire, qui n'a pour lui qu'une obstination farouche, qui ne veut rien apprendre, qui ne veut rien oublier, un *chauvinisme*, tranchons le mot, qui sacrifierait tous les intérêts de la France à de machinales redites. Jouet de tous les escamoteurs politiques, il a servi niaisement d'appui et de prétexte aux fautes, peut-être bien aux trahisons qui ont abaissé la France au profit de l'Angleterre, et ont failli la faire descendre au second rang des nations. C'est à ce faux libéralisme, qui se vante à mauvais titre d'être l'expression du progrès, puisqu'il tourne le dos à l'avenir pour ne contempler que le passé, c'est à ces hommes, de bonne foi sans doute, mais endormis dans le sein d'une pensée morte, que nous crierons : Allemagne ! jusqu'à ce qu'ils aient secoué leur sommeil, et laissé là leur vieux manteau d'Austerlitz. Faites du passé

ce qu'il doit être, une histoire de géants, une épopée, un culte. Agenouillons-nous dans l'ombre immense de cette idole de bronze, debout sur ses batailles d'airain ; mais n'oublions pas que le temps, qui ensevelit la gloire, marque dans sa marche éternelle l'heure des nations après l'heure des héros. La guerre laboure le monde, c'est la paix qui sème le fruit dans les sillons.

Ce que nous disons au vieux parti militaire en deçà du Rhin, nous le répéterons à l'école ultra-historique de l'Allemagne. Là-bas aussi se comptent des hommes purs, mais exaltés, qui puisent trop loin, dans les jours perdus de l'histoire, un culte exclusif pour des formes vieillies et des croyances depuis longtemps dépassées. Ce sont, pour la plupart, de généreuses intelligences, mais tellement sincères dans leurs rêves, qu'elles descendent difficilement de ces hauteurs superbes sur les voies terrestres de la pratique et de la réalité. Mêlez

moins, poëtes, les nécessités du présent à la poésie du passé. Vivez avec le siècle.

On ne saurait nier le travail sourd, mais immense, qui s'opère dans la famille germanique; c'est une nation qui se reconstruit. Elle subit, comme tous les peuples, l'effet de ces instincts nouveaux, qui dirigent notre époque et tournent toutes les idées vers les grandes communautés sociales. Peut-être marche-t-elle à cette unité par les trop longs détours de la philosophie pure, et manque-t-elle un peu de cette aptitude pratique qui nous distingue. Mais c'est bien pour cela que la France et l'Allemagne, en se complétant l'une par l'autre, deviendraient l'expression parfaite de la nouvelle Europe. La France, avec ses tendances au scepticisme, devait infailliblement trouver des principes de mort au contact dissolvant et froid de l'Angleterre, et certes, le spectacle de ces dernières années, cette corruption triomphante, assise à nos foyers comme sur nos places publi-

ques, démontre assez le péril où les partisans de cette alliance ont exposé la France. Ce qu'il nous faut, à nous, fils de l'Encyclopédie, quoi qu'on en veuille dire, ce n'est pas d'avoir constamment sous les yeux, pour l'imiter sans cesse, un peuple de marchands sans croyances, qui n'a de culte que pour l'or, et d'autre enthousiasme qu'un égoïsme en délire. Nous avons besoin, grandement besoin, au contraire, de mêler à notre vieux levain gaulois un peu de cette gravité naïve et de cette exaltation sincère qui réchauffent les cœurs au delà du Rhin, et leur font prendre encore au sérieux tant de belles choses, que notre rire, hélas! a froidement déflorées.

FIN.

NOTES.

La nationalité polonaise a été consacrée par les traités, et Nicolas l'a déracinée du sol. Ce sont là des vérités banales qu'on ne dit plus à force de les avoir répétées. Mais ce qu'il est bon de mentionner, c'est que la presse allemande, même celle des pays où la censure s'exerce avec le plus de rigidité, se dresse peu à peu contre

la main de fer qui pèse sur la Pologne. Les écrits payés par le czar ont souvent appelé des *contes bleus* dus à l'imagination française les cruautés exercées par les Russes sur les vaincus de la Vistule; écoutons la *Gazette universelle d'Allemagne* qui se publie à Leipzig, nous verrons que les contes dont on parle sont au-dessous de la vérité.

« Berlin, 25 janvier.

« Ce qu'on nous représentait, avec une audace et un aplomb incroyables, comme autant d'inventions françaises, se confirme et au delà. Nous avons enfin l'affreux scenario du drame qui se joue en Pologne. L'oppression la plus terrible qui jamais ait pesé sur un peuple, telle est la tragédie en deux mots. On le disait, on ne le croyait pas. Mais on les a vus, ces pauvres enfants, accouplés avec des chaînes, conduits par des gardes-chiourmes, comme des troupeaux de galériens, menés à travers la Pologne par bandes nombreuses, et traînés, expirant de fa-

tigue, jusque dans l'intérieur de la Russie. On les a vus traverser ainsi les plaines de la *Podolie*, s'acheminant loin de leurs familles et de leur patrie, vers les établissements militaires de l'empire. »

La politique russe à l'égard de la Pologne est toute tracée dans ces lignes. On veut ainsi tuer dans l'avenir la nationalité polonaise, en couper jusqu'aux plus jeunes pousses, en extirper jusqu'aux plus petites racines. On lutte par la force ouverte, par l'intrigue, par la corruption, la plus honteuse des corruptions, celle des mœurs, on lutte ainsi par toutes les armes contre l'élément polonais. On veut ruiner ce peuple dans son âme comme dans son corps. L'âme, on la poursuit dans ses plus saintes attaches : la religion, la morale. Le corps, on lui arrache les entrailles, en ravissant au lait de leurs mères les jeunes enfants de la Pologne, pour les soumettre, par la discipline militaire, c'est-à-dire le knout, aux mœurs russes, aux préjugés russes, aux idées et aux croyances russes. C'est

là ce qu'on appelle *russomaniser* la Pologne. On ferait des volumes avec les facéties souvent grotesques auxquelles se livre la censure qui préside à l'*éducation* des États polonais soumis à la Russie. Dans une fable des plus innocentes, intitulée *le Coq,* elle biffe le mot *tyran* qui se trouve là sans malice. Il n'est pas jusqu'aux journaux les plus inoffensifs, même de l'Allemagne, qui ne soient couverts du cirage noir qu'emploie la censure moscovite, dès qu'elle peut étendre sa surveillance au delà de la Pologne russe. Cette brosse à cirage s'exerce sur des feuilles qui ne s'occupent pas même de politique. Le mot *wolnosc* signifie en polonais *liberté.* On effacera *wolnosc* dans des phrases proverbiales comme celle-ci : *cet homme a beaucoup de liberté dans ses allures.* A la place de *liberté,* le censeur ordonnera de mettre *agilité.* En même temps qu'on détruit ainsi chez le peuple polonais, même jusqu'à la mémoire des mots qui représentent une idée noble et généreuse, on lui en inculque d'autres propres à dépraver son cœur. On permettra, par exemple, tout ce

qui tend à blesser, à tourner en ridicule les points fondamentaux de la doctrine catholique, tout ce qui présente à l'imagination des images lascives, triviales et bassement sensuelles. On proscrit les mots, les idées qui relèvent l'âme et la protégent; mais on tolère, on provoque tout ce qui l'avilit et l'énerve. Les romans des cabinets de lecture, les livres à l'usage du peuple, ne sont qu'un ramas de platitudes et d'ordures. C'est un empoisonnement organisé. La nation est littéralement dans les fers, gardée à toutes les issues par des geôliers russes. Les chefs supérieurs du gouvernement sont des officiers russes, les censeurs sont des colonels russes qui biffent tant qu'ils peuvent, sous peine pour eux-mêmes de punitions sévères. Les paysans qui refusent d'aller servir dans l'intérieur de la Russie sont traqués, chassés et capturés comme des bêtes fauves. On lève les recrues en hiver, et on leur fait faire des marches de cent lieues par des chemins que ces troupeaux humains jonchent de mourants à demi nus. Tout est vrai, strictement vrai dans ce tableau.

Nous avons entendu raconter ces épouvantables horreurs par des voyageurs honorables, et à Berlin même, des généraux prussiens qui ont commandé à Posen, sur la frontière russe, ne se gênent pas pour donner tout haut les détails les plus circonstanciés sur ce système de cruautés mathématiques appliqué à la Pologne.

B

Nous devons à l'un des doyens de la diplomatie, comme notre titre l'indique, une partie des matériaux sur lesquels cette brochure a été rédigée. Or, ces notes n'ayant point été rassemblées en vue de réfuter des publications, d'ailleurs postérieures à la plupart d'entre elles, il en résulte nécessairement que cet écrit s'occupe beaucoup plus des faits en eux-mêmes que de la manière dont ils ont été présentés dans les livres déjà publiés sur cette matière. On ne

sera donc pas surpris que, côtoyant le même sujet que d'autres auteurs, fort recommandables d'ailleurs, nous nous bornions à nos matériaux sans entrer avec ces écrivains dans des discussions tout au moins oiseuses et inopportunes. Sauf donc deux de ces écrits publiés en Allemagne, et qui ont à nos yeux un certain sens politique, nous n'irons pas au delà des bornes très-limitées de cet opuscule, et nous nous contenterons d'y indiquer les faits à notre manière, laissant le lecteur entièrement libre de comparer nos assertions avec les systèmes plus ou moins judicieux qui ont déjà fait leur chemin dans le monde supérieur de la politique.

C

Il y a des faits, dans l'histoire d'un peuple, qui se reproduisent inévitablement dès que le

concours des circonstances ramène les mêmes nécessités; et l'on peut dire que ces faits sont comme les grands traits qui révèlent les tendances, les mœurs ou la constitution politique d'un pays. Toutes les fois que la noblesse moscovite a trouvé sous sa main un prince faible, languissant, débile; que cette faiblesse vînt de l'âme, comme chez Alexandre, ou même, comme chez le prince Ivan, qu'elle fût poussée jusqu'à l'imbécillité, la noblesse a voulu ce prince pour empereur. Ivan, fils d'Alexis Michaelowitz, était le frère aîné de Pierre Ier, mais il était idiot. Il y eut une révolte violente en sa faveur lors de l'avénement de Pierre Ier; et il fallut que le czar, pour mettre fin à la guerre civile, consentît à faire partager son trône à ce rejeton stérile d'Alexis. Treize ans plus tard, Pierre, devenu un homme, et travaillé déjà par ce génie dont la flamme devait illuminer tout l'empire, Pierre voulut la couronne à lui seul; et le hasard, qui est le grand justicier du trône en Russie, éteignit l'inutile vie du prince Ivan. Tout imbécile qu'il était, ce prince avait des

partisans dévoués parmi les gardes prétoriennes de l'empire, ces arrogants strélitz qui devaient ébranler un instant le trône au nombre de 40,000, et tomber enfin sous la main de fer de Pierre Ier. On voit plus tard un Ivan VI, retenu prisonnier dans la forteresse de Schlusselbourg par Pierre III d'abord, et par Catherine ensuite, pauvre enfant grandi dans l'ombre humide des cachots, et dont la faiblesse même promettait à la noblesse un chef plus maniable que la terrible Catherine, devenir à son insu le chef d'une conspiration tramée à Moscou pour sa délivrance, et tomber malheureusement victime d'une révolte qu'il n'avait ni conduite ni provoquée. Enfin, pour dernier exemple, et quoiqu'on ne puisse pas dire que Constantin, frère cadet d'Alexandre, fût un type de nullité et de faiblesse, on voit néanmoins une partie de la noblesse préférer, en 1825, ce prince à Nicolas, dont elle voyait avec méfiance la fermeté froide et hautaine, et qu'elle craignait de ne pas pouvoir aussi facilement dominer que le czarowitz qui avait pour elle des sympathies marquées.

Cela explique jusqu'à un certain point l'espèce de protection que l'héritier actuel de Nicolas trouve chez une grande partie des hautes familles russes.

D

Ce fut sous Pierre Ier que le pouvoir spirituel fut réuni à la couronne temporelle de l'empereur. L'extinction du patriarcat date de 1716. On conçoit que cette révolution ne se fit pas sans résistance, et qu'elle dut susciter des schismes. Le premier de tous, et celui qui, de tous, est demeuré jusqu'ici le plus fort, est le schisme dit des *Grecs-Unis*. Ce schisme doit être d'autant plus remarqué, qu'il a son origine et qu'il puise toute sa vigueur dans une révolte ouverte et permanente contre l'autorité du czar. Les *Grecs-Unis* sont très-nombreux en Russie, et surtout en Lithuanie. Rien ne les distingue dans leur foi

des autres Russes fidèles au rit grec. Leurs prêtres se marient. Ne voulant pas reconnaître le pouvoir spirituel de l'empereur, et se méfiant, à juste titre, de cette fusion opérée par Pierre le Grand entre le trône et l'autel, ils ont fini par se jeter dans les bras de l'autorité papale, et obéissent aujourd'hui au sceptre religieux du saint-père. Ces schismatiques, joints au nombre immense des juifs, des luthériens, des protestants et des catholiques, tous mêlés à la population moscovite, forment une masse de résistance qu'il est bon de ne pas perdre de vue dès qu'on s'occupe de la force politique du sceptre en Russie. Les empereurs qui succédèrent à Pierre le Grand ont tous senti qu'en ajoutant à leur puissance l'autorité religieuse, ils avaient accru les difficultés du pouvoir, sans trouver de grands avantages dans cette concentration; et l'on voit aujourd'hui l'empereur Nicolas s'inquiéter assez vivement d'obtenir enfin la suprématie du rit grec dans tout l'empire, comprenant que cette suprématie tient, pour lui, de très-près à la domination politique.

Nous donnerons un exemple de cette tendance absolue de l'empereur à vouloir dominer son peuple, âme et corps, et à ne pas plus souffrir la liberté de conscience que toute autre espèce de liberté. Mme la princesse Galiczin ayant embrassé la religion anglicane, l'empereur lui fit aussitôt sentir le poids de sa colère; car un fait à remarquer, c'est que le czar, s'il plie quelquefois, souvent même, devant les influences générales de sa noblesse, sait prendre sa revanche sur les individus, et livre ainsi l'action gouvernementale à une suite de tiraillements qui l'entravent. Quoi qu'il en soit, et la main de l'empereur s'étendant sur tous les Russes, hommes ou femmes, qui voyagent à l'étranger, Mme la princesse de Galiczin, sur un ordre émané de la cour, fut forcée de retourner joindre sa famille à Saint-Pétersbourg. Elle n'y fut pas plutôt arrivée qu'elle reçut un nouvel ordre du czar, portant qu'elle abandonnât, à partir de ce jour, toute participation directe à l'éducation de ses enfants. On lui interdisait d'être mère, la déclarant indigne de ce titre depuis qu'elle avait

renoncé de son propre mouvement à la religion de l'État. En vain la princesse emploie-t-elle les prières et les larmes pour conjurer ces rigueurs, le czar demeure inflexible; une sorte de cordon sanitaire, invisible mais inexorable, est tracé autour de la princesse; on l'abandonne de toutes parts, ses amis, le monde, les courtisans s'éloignent, et nul n'ose désormais lui donner la marque la plus furtive de sa compassion. En même temps, l'empereur ordonne d'enlever à Mme de Galiczin son plus jeune fils pour le placer loin de ses yeux dans un couvent et y recevoir une éducation conforme au rit grec. Deux autres filles de la princesse sont également placées à la cour comme dames d'honneur, afin de veiller de plus près sur elles, et de les soustraire à toute influence maternelle. Frappée de tant de coups terribles, la santé de la princesse s'altère, et c'est à grand'peine qu'elle obtient, à la fin de l'an dernier, la permission de séjourner quelques mois à Berlin. Son délai de séjour expiré, il faudra qu'elle retourne à Saint-Pétersbourg, quel que soit d'ailleurs l'état de ses forces,

car un disgracié russe ne peut échapper que par une soumission stricte aux disgrâces plus cruelles qui seraient inévitablement la suite de sa désobéissance.

E

Disons en passant que le système des colonies militaires n'a nullement réussi. L'idée première en fut conçue par l'empereur Alexandre; son successeur voulut continuer l'œuvre commencée, et faire ainsi de ses colonies une pépinière où l'armée devait puiser ses réserves. Mais, nous le répétons, ce système n'a point produit jusqu'ici de résultats heureux. Nous avons contre nous, il est vrai, l'opinion et même les espérances, à cet égard, de plusieurs généraux de mérite, dont le jugement sur ces matières a certainement de la valeur. Mais nous nous en tenons aux résultats, et M. le maréchal Marmont semble les avoir vus d'un œil trop facile à éblouir,

dans son ouvrage, d'ailleurs fort intéressant, publié, il y a quelques années.

Autrefois les soldats russes étaient obligés de servir toute leur vie, car le temps de service était de vingt ans, outre les cinq ans de réserve. Or il n'y a plus de place dans la société, pour un homme qui s'en est tenu dehors pendant un quart de siècle. Plus tard, on sentit la nécessité d'alléger un peu cette pesante servitude qui accaparait ainsi toute la séve de la population. Le temps de service fut fixé à quinze ans, outre les cinq ans de réserve; et enfin tout récemment cette proportion a encore été diminuée. Le soldat russe ne sert que quinze années, y compris son temps de réserve, laps qui dépasse encore de plus du double celui du service en France, où l'impôt du sang est déjà le premier de tous pour sa rigidité.

F

M. le prince Paskiewitsch, comme gouverneur

de la Pologne, n'a pas fait tout le mal qu'il avait la liberté et même l'obligation de commettre; c'est une justice à lui rendre. Peut-être eût-il suivi envers les vaincus une politique plus douce, s'il n'avait eu derrière lui le czar, qui lui-même était poussé par le vieux parti russe, cet implacable ennemi de la Pologne. Paskiewitsch est, bon gré, mal gré, un des coryphées de ce parti et il en recevait souvent une impulsion directe. Quoi qu'il en soit, il est à croire qu'il n'a pas mis assez de soumission dans l'exécution des ordres venus de la cour de Russie pour la destruction radicale de l'élément polonais, puisque, selon les dernières nouvelles, le prince serait frappé d'une demi-disgrâce et aurait reçu *la permission* de voyager à l'étranger. Il est question de mettre à sa place le ministre de la guerre actuel, M. de Czernitscheff, instrument plus aveugle, sans doute, des vues combinées du czar et du parti moscovite pour l'anéantissement de la Pologne. Paskiewistch, il faut le dire, quoique attaché par la naissance aux idées de la noblesse, compte parmi les hom-

mes de ce parti qui se font remarquer par des principes assez larges et par des sympathies pour l'opinion constitutionnelle.

G

« Grattez le Russe, a dit Napoléon, vous trouverez le Tartare. » Ce mot donne assez la mesure de l'espèce de civilisation purement artificielle plâtrée sur l'écorce encore brute des populations moscovites. On ne peut s'empêcher de sourire, lorsqu'on se rappelle où en étaient les mœurs de ce peuple, il n'y a pas encore cinquante ans, et qu'on le voit aujourd'hui rêver le protectorat de la vieille Europe, avec cette arrogance naïve qui distingue, en général, les peuples d'un jour et les enfants. Olivier Goldsmith raconte que Catherine II, dans l'espérance d'adoucir les habitudes sauvages des Russes et de relever un peu les femmes de leur état d'a-

baissement, fut la première à introduire les sociétés des deux sexes, comme elles étaient usitées dans d'autres pays de l'Europe. Elle rendit même des lois à ce sujet. La lecture de ces ukases est surtout intéressante en ce qu'elle donne une juste idée de la barbarie où était alors plongée la plus haute noblesse moscovite.

I. La personne, dit un de ces ukases, dans la maison de laquelle une assemblée doit avoir lieu, sera tenue de l'annoncer publiquement, par une affiche ou par toute autre voie, aux personnes des deux sexes qu'elle voudra réunir.

II. L'assemblée ne peut être ouverte avant quatre ou cinq heures de l'après-midi, et doit se terminer à dix heures du soir.

III. Le maître de la maison n'est point obligé d'aller à la rencontre de ses invités, ni de les conduire à la porte, ni de leur tenir compagnie. Néanmoins, il leur doit fournir les fauteuils, les bougies, les liqueurs et autres nécessités que l'assemblée pourrait exiger. Il doit également pourvoir les invités de dés, de cartes et de tout l'accessoire pour les tables de jeu.

IV. Il n'y a point d'heure fixe qui puisse obliger les personnes dans leur arrivée ou leur départ; il suffit, pour chacune d'elles, de faire, un instant, acte de présence.

V. Chacun est libre de s'asseoir, de marcher, de jouer, suivant son plaisir, sans que nul doive le gêner, ou se permettre de le blâmer, et cela sous peine de vider le *grand aigle* (grand bocal rempli d'eau-de-vie). Il suffit égalcment de faire, en entrant et en sortant, un salut à la société.

VI. Les personnes de rang, nobles ou officiers supérieurs, ainsi que les négociants et les ouvriers, surtout les menuisiers, puis ceux qui ont affaire avec la chancellerie, ont libre entrée dans ces réunions; leurs enfants et femmes également.

VII. Les laquais, ceux de la maison exceptés, auront une place particulière, afin qu'il reste assez d'espace dans les appartements.

VIII. Aucune dame ne doit se permettre, sous quelque prétexte que ce soit, de s'enivrer, et aucun cavalier n'en doit prendre la licence avant neuf heures du soir.

IX. Les dames qui jouent aux gages et autres petits jeux innocents, doivent se comporter avec décence. Le cavalier ne peut forcer aucune dame à lui donner un baiser, et personne n'aura le droit de battre une femme durant l'assemblée, sous peine d'en être exclu à l'avenir.

II

Le voyage récent de M. de Warren aux Indes orientales lui a fourni des données précieuses sur la rivalité de l'Angleterre et de la Russie dans ces contrées. Il résulte des observations de M. de Warren que les Anglais, dans toute la partie nord-ouest de l'Indoustan, se trouvent en contact avec la Russie. Il y a même un autre terrain, dit à ce propos la *Revue des Deux-Mondes,* dans un savant article sur ce voyage, où la Russie peut engager incessamment la lutte avec l'Angleterre; c'est la Chine. La Russie, seule pri-

vilégiée entre les nations de l'Europe à la cour de Pékin, ne peut manquer de s'opposer de toutes ses forces aux envahissements que les Anglais tentent sur le littoral. Dès lors on sent de quel côté doit être l'avantage. La zone supérieure de l'Asie entière appartient à la Russie mieux que le cœur de ce riche continent n'appartient à l'Angleterre. Quand la Compagnie aura déblayé peu à peu son territoire des dynasties encore debout, elle se trouvera face à face avec un peuple qui sera resté le même, que la misère éloignera de plus en plus des conquérants. Quand auront cessé d'exister ces petites cours qui animent çà et là cette société mourante, qui abritent le résident en lui prêtant de l'autorité, où seront les points d'appui? Tôt ou tard, ils disparaîtront ces rajahs, ces nobles dont la Compagnie se sert pour diviser le pays, pour fomenter des intrigues; cet immense territoire ne sera donc plus qu'une seule ferme exploitée par un nombre infiniment petit de propriétaires. Alors qui accusera-t-on des maux dont auront à souffrir tant de millions d'habitants? Si quatre offi-

ciers européens ont pu à eux seuls consolider le royaume de Lahore pour un temps, ne peut-il pas se rencontrer des aventuriers qui se mettront à la tête des populations soulevées? Avec leur armée indigène, les Anglais ont répandu autour d'eux l'esprit militaire plus qu'ils n'auraient dû peut-être, et cela faute d'avoir assez de troupes blanches. Or, comme c'est des soldats européens que dépend le sort de l'Inde, la puissance anglaise est sérieusement menacée du jour où la fantaisie prendra à un conquérant du Nord d'envoyer ses légions par la route que suivit Alexandre. Cette éventualité doit suffire. L'Angleterre et la Russie, ces deux ennemis debout sur les deux flancs de l'Europe, sont dans de telles conditions d'existence ou de conquête, qu'elles ne peuvent manquer de se heurter un jour et de s'affaiblir brusquement. Toute la politique est dès lors de les abandonner à leur propre impulsion, sans appui, sans allié, sans secours, et de se reposer sur l'avenir du soin de les tenir l'un devant l'autre en échec.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que M. de Cancrine, comme nous l'avions fait pressentir dans le courant de ces pages, vient de quitter les affaires, et de donner sa démission de ministre des finances à la cour de Russie. Dans sa lettre officielle au *Sénat dirigeant*, M. le comte de Cancrine ne donne d'autre motif de sa retraite, que des raisons de convenances personnelles. Il prévient en même temps le sénat, qu'il a remis l'administration des finances, des mines, etc., etc., au conseiller intime M. Wronstschenko. Quoi qu'il en soit, nous pensons pouvoir affirmer de nouveau que cet événement ne changera rien au système actuellement en vigueur contre les intérêts commerciaux de l'Allemagne, car il faut bien le dire, les prohibitions assises sur les frontières russes, sont tout à fait dans la politique et dans les idées de l'empereur.

FIN DES NOTES.